

Le Monde illustré (1857)

Le Monde illustré (1857). 1858/12/18.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPART. : Un an, 48 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 5 fr.
(Pour l'étranger le port en sus)

Prix du numéro, à Paris : 30 c. — Dans les départements : 35 c.

2^{me} Année. — N° 88.

18 Décembre 1858.

BUREAUX

A la LIBRAIRIE NOUVELLE, 45, boulevard des Italiens.

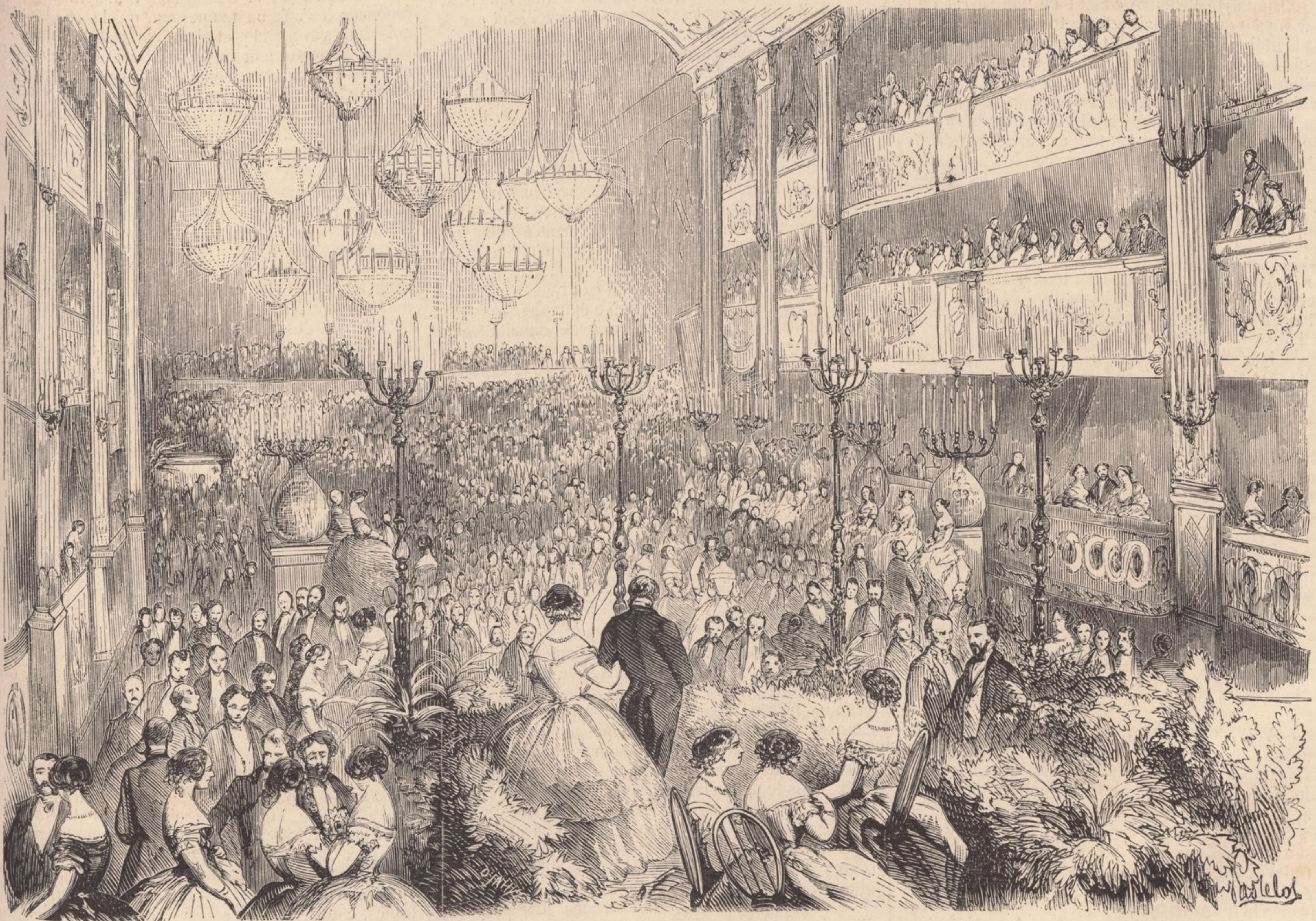
La reproduction et la traduction sont interdites.

SOMMAIRE :

Courrier de Paris, par JULES LECOMTE. — La Christmas et son exhibition d'animaux, par FULGENCE GIRARD. — Trois jours en Palestine, par J. DOUCET. — Mémoires d'un musicien, par H. IERLIZ. — Séance d'ouverture des cortès espagnoles, par LEO DE BERNARD. — Le quadrille du

Prince Impérial, par ALBERT DE LASALLE. — Courrier de l'Italie, par LÉONCE ANNIBALDI. — La sonnette, par G. DE LA LANDELLE. — Courrier du Palais, par PETIT-JEAN. — Théâtres, par CH. MONSELET. — Causerie de la mode, par YOLANDE. — **FEUILLETON** : *Aimée*, par PAUL FÉVAL.

GRAVURES : Bal de charité du 8^e arrondissement. — Troupe de pèlerins allant à Jérusalem. — Vue de Jérusalem. — Arrivages des bœufs à l'exhibition de Baker-Street. — Séance d'ouverture des cortès espagnoles. — La sonnette : la discrétion ; l'importance ; l'antichambre ; la provocation ; l'amitié brusque. — Revue du mois, par Marcelin. — Modes. — Rébus.



Bal de charité du 8^e arrondissement de Paris, donné à l'Opéra le 11 décembre 1858. (Dessin de Pastelot.) Page 395.

COURRIER DE PARIS.

Il y a quelques jours, nous nous trouvions avec un de nos amis chez un marchand d'estampes du boulevard. Entre un vieillard :

« — Je voudrais, — dit-il, — voir de près cette gravure de la bataille de Waterloo. »

C'était, non pas une gravure, mais une photographie exécutée d'après le tableau d'Hippolyte Bellangé, aujourd'hui conservateur du musée de Rouen, tableau qui laissa à Paris une vive impression lorsqu'il parut à une exposition qui eut lieu au bazar Bonne-Nouvelle, un peu après la dernière révolution, en faveur (l'exposition!) de la caisse de secours de l'association des artistes.

C'était une œuvre fougueuse, sombre, ardente et triste, toute sang et flamme, sur laquelle le soleil belge tombait en reflets sanglants eux-mêmes et où était profondément empreinte la poésie de ce jour, qui devait si mal finir! L'instant choisi par l'artiste était celui où la garde, luttant avec le saisissant stoïcisme du désespoir résigné contre les fondroyantes masses qui l'écrasent, Cambronne répond à un colonel anglais qui le somme de se rendre, la fameuse phrase qui lui fut attribuée, et que de mauvais plaisants ont dénaturée depuis et rendue trop concise!

Nous disons *attribuée*, en parlant de l'exclamation célèbre : *La garde meurt et ne se rend pas!* parce qu'il est bien prouvé aujourd'hui, par un procès qui a fait quelque bruit jadis dans le monde militaire, que cette phrase un peu théâtrale, mais héroïque, fut prononcée, — non point par Cambronne (qui dit peut-être l'autre mot!), mais bien par le général comte Michel. Il y a quelques années, la ville de Nantes, élevant une statue à Cambronne, fit graver sur le socle les mots qui jusque-là lui avaient été généralement attribués. Mais la famille du général Michel s'émut, réclama : l'autorité ordonna une enquête qui, laborieusement et minutieusement accomplie, ne laissa plus substituer un doute sur l'erreur historique que le marbre allait consacrer. La cour royale, jusque devant laquelle arriva l'affaire, condamna les Nantais à faire disparaître la phrase, et un arrêt longuement motivé en dota la mémoire du général comte Michel, mort au moment extrême où la France perdait contre l'Europe cette bataille funeste.

Qu'Hippolyte Bellangé connût ou non l'arrêt de la cour royale qui reportait à un autre qu'au héros nantais la gloire d'avoir, en un tel moment, trouvé de tels mots, il avait pu, au fond, céder à une tradition déjà vieille et du bénéfice historique de laquelle Cambronne vivait depuis sa mort. Aussi la devise du tableau était-elle la fameuse phrase, et la photographie la rapportait-elle... Revenons au fait tout actuel dont il s'agit.

Nous étions donc dans le magasin, lorsqu'entra ce vieillard demandant cette estampe. On la lui offrit. Il s'en fut s'asseoir dans un coin, tira de vieilles lunettes et se mit à examiner. Bientôt, oubliant sans doute où il était, il laissa échapper des exclamations, des mots :

« — Waterloo... Waterloo! et toujours Cambronne! les ingrats!... »

Puis il examina minutieusement l'estampe; après quoi il se leva brusquement, la jeta presque sur le comptoir et dit au marchand :

« — On s'obstinera donc, malgré toutes les preuves, malgré tous les arrêts judiciaires, à attribuer à Cambronne ce qu'a dit le général Michel!... Pauvre Michel!... pauvre Michel! — murmura-t-il en s'en allant, oubliant de s'excuser et de saluer personne. L'ami que nous accompagnions parut frappé de ces exclamations, et il suivit le vieillard quelques pas hors du magasin. Mais celui-ci monta dans un équipage qui l'attendait, et qui l'emporta!

« — Qu'avez-vous? — dis-je à cet ami, rentré dans le magasin.

» — Ce vieillard... vous l'avez entendu?

» — Oui... quelque vieux soldat de Waterloo!

» — Venez, — reprit-il, — que je vous raconte une histoire!

Nous sortîmes. Une fois sur le boulevard, il me prit le bras et, sans attendre d'autre incitation, il reprit :

« — Waterloo... C'était au moment le plus terrible de la retraite. Les Anglais refoulaient nos troupes au delà du mont Saint-Jean, et le profond ravin qu'elles avaient à repasser allait servir de tombeau à la moitié de la garde. Ney venait d'avoir un troisième cheval tué sous lui; le général Friant était grièvement blessé... C'est à quelques pas de là que, monté sur un monceau de cadavres, le général Michel, sommé de se rendre, jette à l'histoire cette réponse fameuse dont elle l'a pendant vingt ans déshérité! Il s'élança encore et reçut une balle qui le renversa à côté de son domesti-

que, un soldat de la garde, frappé comme lui dans la même détonation. Que se passa-t-il ensuite?... on ne sait! Le corps du général put-il être emporté comme fut relevé celui du soldat?... Ou bi-n, dans cette confusion horrible, le brillant uniforme d'un officier général n'échappa-t-il à des recherches d'humanité que pour profiter à des spoliateurs? Quoi qu'il en soit, ni vivant ni mort, le corps du général Michel ne put être retrouvé! Bientôt la famille entreprit une enquête, afin de fixer ses douloureuses incertitudes... Vains efforts! Mille versions, établissant des solutions parfaitement contradictoires, résultèrent des interrogatoires qu'on fit subir à tous les témoins possibles du drame, et nulle lumière précise ne jaillit jamais de ces conflits d'opinion. La comtesse Michel ne put jamais être mise en possession d'un acte mortuaire légal, et si elle n'eût été, de son chef, indépendante de toute fortune du général, on comprend quelles perturbations d'intérêts seraient nées de cette bien rare et pénible situation! Le soldat domestique s'obstinait, lui, à prétendre que son maître n'était pas mort...

» Les années s'écoulaient. Un soir, sur le boulevard dit de Gand, la comtesse Michel fut toute saisie en croyant reconnaître, dans une personne qui marchait à quelques pas devant elle, la tournure de son mari. Elle l'appela... Le promeneur sembla très-aillir, puis s'éloigna à grands pas et se perdit bientôt dans la foule.

» Quelques années plus tard, un des fils du général, officier à l'armée d'Afrique, se trouvant sur un bateau à vapeur du Rhin, entendit un Américain causer d'un général français qui s'était fixé dans une province du Sud. Le jeune comte Michel, tout ému, demanda à l'Américain le nom de cet officier... mais celui-ci ne put le lui dire! Seulement, il lui traça le signal du général et parla d'un tic nerveux du bras qui singularisait l'étranger...

» Or, le général Michel avait un tic nerveux au bras gauche!

» Qu'y a-t-il sous ce mystère et comment oser s'aventurer dans les suppositions? On ne saurait tenter d'expliquer tout soupçon d'identité que par un dérangement de facultés né de si violentes blessures! Car comment comprendre que depuis 1815 le général comte Michel se fût éloigné d'une compagne estimable, qui avait toute sa vive tendresse, et de trois petits enfants héritiers de sa gloire? Mais tout cela c'est l'erreur. Non! ce n'était pas le général Michel, ce promeneur des boulevards, cet émigré d'Amérique! Et, comme il faut souvent expliquer le merveilleux par le merveilleux, on essaya, il y a de longues années déjà, d'accréditer une sorte de légende...

» Ainsi, durant les guerres d'Allemagne, le général aurait fait la rencontre d'une grande dame, d'une châtelaine, qui se serait éprise de lui et se serait attachée à ses pas. C'est elle qui l'aurait recueilli sur le champ de bataille de Waterloo, et qui aurait confisqué au profit de sa passion romanesque le soldat pour ainsi dire officiellement mort pour son pays... mais ressuscité aux Etats-Unis dans une sorte de météorose amoureuse. Voilà la fable! Quant à l'histoire, il n'est malheureusement pas douteux qu'elle a perdu le cadavre de l'héroïque général au milieu des phalanges renversées auxquelles, en expirant, son exclamation sublime légua une si noble épithète!

Maintenant on me demandera quel pouvait être ce vieillard rencontré l'autre jour chez ce marchand d'estampes du boulevard, qui sembla oppressé de tant d'amers souvenirs en contemplant la photographie du tableau de Bellangé et qui ne put étouffer l'expression de son dépit en voyant, une fois encore, attribuée à Cambronne, la fameuse phrase que les enquêtes ont restituée à la mémoire du général Michel, lors du procès de Nantes?

Quelque vieux soldat de Waterloo, assurément...

Car pour ce qui est du général comte Michel, son fils, préfet actuel d'un des grands départements de l'empire, met toute sa conviction et toute sa douleur à considérer comme des puérilités tout ce qui relève de la légende dont nous venons de recueillir les bizarres détails.

Le brave curé d'une commune de Seine-et-Oise nous écrit pour se plaindre avec douceur, avec raison, d'une phrase (c'est une *phrase*, hélas, et non pas une pensée!) dans laquelle, à propos de la vie de campagne, nous avons imprimé que pour des Parisiens pur sang, la petite société d'automne qui reste autour des châtelains retardataires peut n'être pas suffisamment dans le mouvement des idées et des faits de la capitale, pour suffire aux besoins de certaines imaginations. La lettre est fine et polie; le sarcasme y reste dans la mesure du bon goût, et ferait naître le regret d'une généralité lancée à toute vapeur de plume, si notre correspondant n'était évidemment dans l'exception, comme homme des champs — et d'esprit.

Il y en a bien d'autres que lui, nous n'en doutons pas, — et bien d'autres médecins, — et percepteurs aussi — qui sont dans le même cas, et il serait plus qu'absurde d'englober en masse les 43.750 individus que la statistique fournit à ces professions réunies, et qui offrent leur ressource sociale ordinaire aux châtelains attardés ou obstinés, pour les jeter hors de la sociabilité aimable et instruite! Pourrait-on accuser en masse l'esprit d'une pareille armée de gens appartenant tous à des professions qui exigent des études sérieuses? Non, assurément, et monsieur le curé, en interprétant ainsi, est peut-être un peu, bien que très-courtoisement, susceptible. En effet, de quoi pouvait-on parler? De l'absence du milieu voulu pour des gens habitués au tourbillon parisien, voilà tout. Quant à la campagne... à la vie des champs... je sais que qu'un qui n'en dirait de mal que par dépit, car, pour lui, les champs sont comme étaient, pour certain regard, les raisins de la fable... ils sont trop verts!

Une brillante personne, qui est un charme à l'esprit en même temps qu'une plume ingénieuse et fine, M^{me} Marie de Grandfort, a écrit un trop petit livre intitulé : *Comment on s'aime quand on ne s'aime plus!* Sous un titre analogue : *Quand on n'aime plus trop, on n'aime pas assez!* M^{me} la princesse Marie de Solms, qui vit dans son chalet d'Aix en Savoie avec une petite cour qui rappelle celle que tint à Sceaux la petite duchesse du Maine, cette *poupée du sang*, revenue de ses conspirations avortées, — M^{me} de Solms, disons-nous, a fait représenter à Genève un proverbe qui a été bien accueilli. On dit que l'adversaire crinoliné d'Alphonse Karr va expédier à l'Odéon une comédie en trois actes, intitulée : *le Danger à la mode.*

Pour complément de révélation, nous dirons que le petit opéra-comique dont M^{lle} Augustine Brohan a fait les paroles, et son beau-frère C. Stainy la musique, sera représenté le jour des Rois chez la duchesse de M..., au faubourg d'Outre-Seine. Le titre déjà éventé est : *le Dernier des carlins.*

Un jeune avocat dont le nom commence à retentir était, l'autre semaine, sur le point de demander en mariage une jeune et jolie personne dont la dot est médiocre. Mais avant de faire accomplir la démarche voulue par un de ses amis, il désira savoir...

Si la mère de la demoiselle voulait s'engager à renoncer à l'affreux maquillage qui la rend si ridicule dans son monde, et si risible dans le monde. Le fait est que cette femme, qui est plus près de soixante ans que de cinquante, se fait, tous les soirs, un visage absurde, où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'irisent et se veloutent. L'idée d'avoir une pareille belle-mère a effrayé l'avocat, et comme au premier mot qu'on a tenté d'insinuer, la dame s'est récriée et a juré qu'elle se posait seulement un peu de poudre de riz... notre homme désolé a battu en retraite, prouvant ainsi qu'il avait encore plus d'amour-propre que d'amour.

Tous les soirs que M*** joue, au Théâtre-Français, une boîte de joli cartonage remplie des bonbons les plus fins est déposée chez le concierge de l'entrée des artistes, à son adresse. Les deux ou trois premières fois, le brillant acteur a pris la boîte, pensant que l'origine s'en révélerait. Mais lorsqu'il a vu le mystère persister sur l'envoi, il s'est borné à mettre la boîte ouverte sur la table du foyer, afin que ses camarades des deux sexes, et les visites du soir, pussent puiser à leur gré, ce qui, pour quelques-unes de ces dames, signifie à pleine main. Puis l'envoi s'obstinant toujours, la conscience de l'artiste s'est émue, et les bonbons ont été consignés chez le concierge, où les boîtes s'accumulent en piles, comme dans un magasin du jour de l'an. Peut-être la révélation du fait va-t-elle décider la vieille Anglaise (ce doit être une vieille Anglaise!) à se faire connaître, ou, ce qui serait mieux, à interrompre le cours de ses douceurs.

Bien des personnes ignorent encore de quels avantages matériels sont ces courses de chevaux dont le spectacle est lent à se familiariser dans nos mœurs, et auxquelles beaucoup de gens assistent comme des profanes aux combats d'échecs. Il est donc curieux de constater quelles sommes les courses de l'année ont produit à nos principaux sportmen.

Celui qui se place en tête par ses victoires est le baron de Nivière, l'un des derniers venus dans l'arène hippique. Avec treize chevaux, il a gagné quarante-huit prix montant à 190,265 fr., sans compter une somme assez forte obtenue sur les entrées des chevaux arrivés seconds. C'est un total d'environ 220,000 francs, c'est-à-dire la somme la plus élevée que le gain des prix ait jamais fait atteindre chez nous.

Vient ensuite le comte Frédéric de la Grange, lequel, avec douze chevaux, a conquis vingt prix et gagné 145,350 fr. Il a, de plus, gagné 46,875 fr. en Angleterre. Le comte de la Grange avait été le roi des courses l'an dernier. Cette année, il n'en est que le vice-roi.

On remarque parmi les autres vainqueurs les noms et les sommes suivantes :

M. Lupin, pour 68,000 fr. — M. Fasquel, pour 66,000 fr. — M. de Sévin, pour 63,000 fr. — M^{me} Latache de Fay, pour 52,000 fr. — M. de Røederer, pour 50,000 fr. — M. de la Moite, pour 24,000 fr. — M. de Nexon, pour 30,000 fr. — M. Delamarre, pour 26,000 fr. — M. Manby, pour 24,000 fr. — M. du Garreau, pour 23,000 fr. — M. Achille Fould, pour 22,000 fr. — M. de Morny, pour 22,000 fr. — MM. de Prado, Daru, Schickler, Talon, Barbey, de Lauriston, Descars, de Chemellier, Merry, de Sylveira, Leclerc, de Terves, de la Béraudière, de Vanteaux, Mosselmann, Caillé, de Baracé, etc., ont tous gagné de 10 à 18,000 fr. — MM. le comte de Bondy, Subercazeaux, le comte de Bréon, de Montgomery, Herbin, le baron Finot, le comte de Demonts, le capitaine Winton, J. Boulton, baron de Lалуque, Capdevielle, T. Carter, H. Cuttler, le duc de Caderousse, Lapland, le prince Max de Croy, le vicomte de Tr. dern, avec un ou deux chevaux, ont gagné des prix de 4,000 à 10,000 fr.

On voit, en somme, que le métier de sportman n'est pas seulement une élégance et un prestige, et que les plaisirs qu'il procure ne se bornent pas aux creuses satisfactions de l'amour-propre!

Savez-vous pourquoi on a tant et tant cherché et recherché le corps d'Aly-Ghalib-Pacha, beau-frère du sultan Abdul-Medjid, noyé dans le Bosphore au retour d'une fête aux îles?

C'est qu'il portait à son doigt un diamant du plus grand prix, un diamant historique dont voici l'histoire en aussi peu de mots que possible :

Lorsque le sultan Mahmoud eut décidé le massacre des janissaires, il fut convenu avec l'exécuteur de ces trop hautes œuvres que le signal de la boucherie lui serait donné par la présentation d'un anneau portant le fameux diamant monté dans du fer...

Plus tard, Kosrew-Pacha, le plus grand des grands visirs des temps modernes, milliardaire et accablé de vieillesse, reçut un jour cet anneau de la part de son vieux complice impérial, comme une attestation et un symbole témoignant qu'en le montrant simplement, il pouvait tout faire dans l'Etat.

Kosrew-Pacha, mourant avant son maître Mahmoud, lui légua tous ses biens; le fameux diamant fit ainsi retour au sultan. Il se trouva conséquemment dans l'héritage recueilli par Abdul-Medjid.

Celui-ci, lors du mariage de sa sœur Fatma avec Ali-Ghalib, fils de Redchid-Pacha, donna le diamant en dot à la sultane. Ali le portait dans les fêtes; c'est ainsi qu'il l'avait à la main le soir où son caïque, brisé par un vapeur, le précipita dans le terrible courant du Bosphore. Le corps d'Ali-Ghalib a été retrouvé après cinq jours de recherches qui mirent en évolution toute la marine et toutes les polices. Le diamant était au doigt du cadavre à demi dévoré par les poissons...

Il vaut quatre à cinq millions.

Voici quelques nouvelles du Grand-Opéra :

M^{me} Barbot (ex-demoiselle Douvry) est engagée. C'est une bonne acquisition; du moins en paraît-il ainsi pour aujourd'hui. Ce n'est qu'un an après qu'on a signé les contrats qu'il est possible de juger du mérite réel de ces acquisitions fragiles, et si elles résistent au choc brutal des grandes paritions à la mode. M^{me} Barbot est une belle voix dans une belle personne. Tout paraît au mieux. Attendons.

L'Opéra vient d'engager un maître de ballets italien, mais, tout Italien qu'il est, il s'appelle comme le vin d'Espagne, Rota. Ce maestro *di ballo* ne sait pas un mot de français, et l'on prévoit de drôles de scènes dans ses mises en scène. Le ballet nouveau dont il doit tracer les évolutions devra, selon un désir tombé des sphères élevées, être emprunté au *Don Juan* en Espagne de lord Byron. La musique serait ou sera du comte Gabrielli, lequel a déjà réussi dans un précédent ballet à l'Opéra.

La Borghi-Mamo restera-t-elle après l'expiration de l'engagement courant, qui va jusqu'en avril 1859? Elle parle d'augmentation; on répond par le chiffre actuel. L'administration a les yeux et les oreilles dirigées vers un certain contrat avec lequel tout pourrait prochainement s'arranger, en dérangeant les calculs de la signora Mamo.

Il paraît que la Rosati aussi pourrait bien nous quitter. Sans doute cette brillante ballerine est très-chère au public, mais elle est encore bien plus chère pour l'administration, de sorte que le fil d'or qui la retient pourrait bien être dénoué. Quoi qu'il arrive

on lui a racheté son prochain congé pour lui faire créer le principal rôle dans le futur ballet du signor Rota. L'engagement de la Rosati va jusqu'à la fin de 1859.

Il y a quelques semaines, nous parlions des développements populaires de l'art ou du commerce de la photographie. Nous citions quelques faits et nous racontions de quelle façon s'exerce, à vingt sous la pièce, l'entreprise des portraits de tous les passants, dans les parages de la tour Saint-Jacques. Aujourd'hui il s'agit des photographes voyageurs!

On nous communique le prospectus lancé dans la ville de Pau, par M. Vidal, photographe, de passage en cette localité historique. Nous en préleverons l'extrait suivant, qui nous semble divertissant.

« ... Pourquoi l'immense vogue du PROCÉDÉ-VIDAL? et pourquoi l'extrême modicité de ses prix? »

« Pourquoi l'immense vogue? — Parce que M. Vidal s'attache à plaire à tout le monde, sans chercher le goût de quelques amateurs! — parce que M. Vidal a trouvé le moyen de donner aux traits la douceur, la fraîcheur à la peau, la vie à la physionomie, tout cela sans altérer la ressemblance! — parce qu'enfin, quand il fait un groupe de famille, il sait distribuer le jeu des physionomies, les sourires, et n'en fait pas une assemblée de conspirateurs, comme cela se voit souvent! — Et, en effet, quoi de plus insupportable pour une famille que d'avoir des portraits à l'air dur et soucieux! »

« Avez-vous une jolie fille, fraîche, aimable? Vous la voulez jolie, fraîche, aimable? En vain, vous dirait-on: Mais cette épreuve est superbe, voyez comme ces noirs sont riches, comme ces noirs sont bien distribués! Vous ne retrouverez pas votre fille et vous serez tenté de vous écrier: Eh! monsieur, faites-moi un peu grâce de vos noirs, j'en vois trop de noir! ma fille n'est pas un objet d'art, ma fille est ma fille... et j'avais rêvé son portrait d'une autre façon! Eh bien! cette façon que vous aviez rêvée, c'est le PROCÉDÉ-VIDAL! c'est de donner la ressemblance la plus parfaite sans noircir les figures, sans durcir les traits, sans vieillir les dames (AU CONTRAIRE!) et sans grossir ni les mains ni les tailles! »

« Pourquoi la modicité des prix? Le problème n'est pas difficile à résoudre. M^{me} Vidal est peintre, et M. Vidal n'a pas besoin de partager ses bénéfices avec un associé! »

« Vu la modicité des prix, M. Vidal ne restera que quinze jours dans cette ville. Ses ateliers sont situés rue de la Préfecture, 35, au second. »

« On opère après décès. »

Vous rirez! Mais il faudra reconnaître que cette annonce est très-habilement faite pour le but commercial qu'elle se propose!

Autre, *ejusdem farinae*, publiée dans le journal *le Toulonnais*:

« MM. PHILIPPE, dit l'Homme aux grands cheveux, et ESCALLE, mécaniciens-dentistes, rue Royale, 88, au premier. »

« Depuis longtemps le public étant induit en erreur pour la pose des dents artificielles, par des prix exorbitants, un seul homme ayant trouvé le moyen de poser les dents avec solidité, bonté et bon marché, c'est M. ESCALLE; celui-ci ayant joint à son cabinet l'homme le plus célèbre par ses opérations comme par son talent (théorie et pratique), M. PHILIPPE, l'Homme aux grands cheveux, dit le TOMBEAU DES ARTISTES. Cinq cents francs à leur imitateur pour le talent, prudence, sûreté, confiance. »

Différent du premier, ce prospectus n'est que ridicule.

Une femme inconnue, dont le papier porte, gaufrés à l'angle, un E et un M entrelacés, nous adresse cette drôle de petite lettre, qui aura plus d'une adhésion chez le beau sexe, désolé d'être crotté.

« Serez-vous assez patient, monsieur, pour écouter les doléances d'une Parisienne sur... le macadam? »

« Ah! c'est que, les jours de pluie, Paris n'est plus praticable que pour les femmes que portent des équipages ou qui portent des robes de mérinos et des patins! »

« Car, comment, malgré les pointes les plus savantes et les plus légères, traverser, sans d'affreuses soulures, ces lacs de boue grise sur les quais, rouge rue de Rivoli et jaune sur les boulevards? »

« Et, un malheur en amène un autre! Au moindre mauvais temps, et alors que le macadam se liquéfie, les voitures se raréfient. »

« Trop de boue — pas assez de fiacres! C'est ainsi, ô monsieur, qu'ayant des visites, des emplettes à faire, je me vois aujourd'hui prisonnière, et que, pour me venger, — sur vous peut-être, — voilà que je vous écris! »

« Ce n'est pas la première fois que je profère ces

plaintes autour de moi, — et l'on m'a répondu, d'un air mystérieux, un grand mot :

« La raison d'Etat! »

« Je n'y comprends rien, monsieur! Mais ce que je comprends trop, c'est le désaccord qui éclate entre le Paris plein de splendeurs qu'on nous fait, et des rues pleines de fange. »

« Et je vais bien vous étonner, monsieur, en m'élevant, à propos du macadam, aux plus hautes considérations sociales! en vous entraînant, bon gré mal gré, dans la sphère des raisonnements sociaux les plus subtils? »

« Vous allez voir! »

« Proposition : A quoi tient la décadence de l'esprit français? »

« Solution : Au macadam! »

« Je prouve. »

« Qui est-ce qui forme, aiguise et provoque l'esprit? »

« La conversation. »

« Où a lieu la véritable conversation? Est-ce au spectacle? dans les grandes soirées? les grands dîners? les bals? les réunions officielles? »

« Pas du tout! C'est dans le petit salon, autour de la table à thé, — au coin du feu, entre six à douze personnes. »

« Or, supposons que nous appartenons aux classes moyennes, — les plus nombreuses, — celles qui ont, par leurs vastes ramifications, en haut et en bas, le plus d'action sur l'ensemble de l'opinion publique. »

« Dans ces classes-là, l'équipage est l'exception absolue. On n'a point de chevaux, — on n'a que quarante sous, toujours renaissant, comme les cinq sous du Juif Errant, pour payer une course. »

« Donc on se visite sans façon, et la maîtresse de maison ne tient pas compte d'un peu de poussière ou de quelque atôme de boue sur les bottes ou sur les brodequins d'amis venus sans prétention de toilette. »

« Mais, dès que le temps offre au macadam un prétexte à se délayer, impossible d'aller à pied faire la cordiale visite. Il faut prendre une voiture! (quand on en trouve.) »

« Or, dès qu'elle va en voiture, la dame se dit :

« — Si je faisais un peu de toilette? »

« Chose à quoi elle n'eût pas pensé, allant modestement à pied. »

« Toilette! c'est à-dire un bouleversement absolu dans le ton, dans le caractère de la visite! Toilette! c'est à-dire prétention, préoccupation, désir d'être regardée, succédant à celui d'être écoutée... Substitution immédiate et absolue, enfin, de toutes sortes de compliments bêtes et d'exclamations vaines, aux bonnes, cordiales ou intelligentes choses qu'on allait, qu'on devait se dire! »

« On ne parlera plus du nouveau livre de M. Michellet : *l'Amour*, — on ne se demandera plus si l'on a vu le *Luxe* aux Français, le *Jeune Homme pauvre* au Vaudeville, — on ne causera plus de rien ni de personne : il faudra admirer madame! »

« La seule conversation qui arrive avec les toilettes, c'est : — Où avez-vous acheté cela, ma chère? — Qui vous a fait ce corsage? — Comment trouvez-vous mon col (dentelle), mon chapeau, cette plume, ces volants, cette nuance de gants, de brodequins? »

« Alors l'esprit ne gouverne plus, le chiffon règne, et les hommes, assommés, se sauvent à leur cercle, au spectacle, n'importe où, ailleurs même... et les femmes restent là robe à robe... »

« Alors adieu la conversation, adieu l'esprit, adieu l'utile et charmant échange des idées! »

« Tout cela : parce que ces dames sont venues en toilette... »

« Pour utiliser la voiture... »

« Qu'il a fallu prendre, à cause de l'effroyable macadam! »

« Donc, vous le voyez bien, monsieur, le macadam est la ruine de l'esprit français! »

« Avec lequel (macadam, ne confondez pas!) j'ai l'honneur d'être, votre lectrice acharnée, »

« X. Y. Z. »

« 12 décembre 1858. »

Cette vive lettre lue, nous pensons obtenir sur son insertion un *bill* d'indemnité.

L'éditeur de la dernière comédie en quatre actes et en prose, représentée au Théâtre-Français; le *Luxe*, nous prie d'annoncer la mise en vente, — à la *Librairie Nouvelle*, — de la *seconde* édition de cet ouvrage. Est-ce une raison pour lui refuser cet avis, parce que le *Luxe* est signé :

JULES LECOMTE.

La Christmas et son exhibition d'animaux gras à Londres.

L'immutabilité des races est sans nul doute un fait non-seulement universellement admis, mais encore scientifiquement démontré; une vérité non moins constante pourtant, c'est la puissance de transformation que le croisement des producteurs, l'éducation des élèves et les soins hygiéniques dont ils sont l'objet exercent sur les animaux.

Nulle part on n'en rencontre de plus frappants exemples que dans les exploitations rurales anglaises.

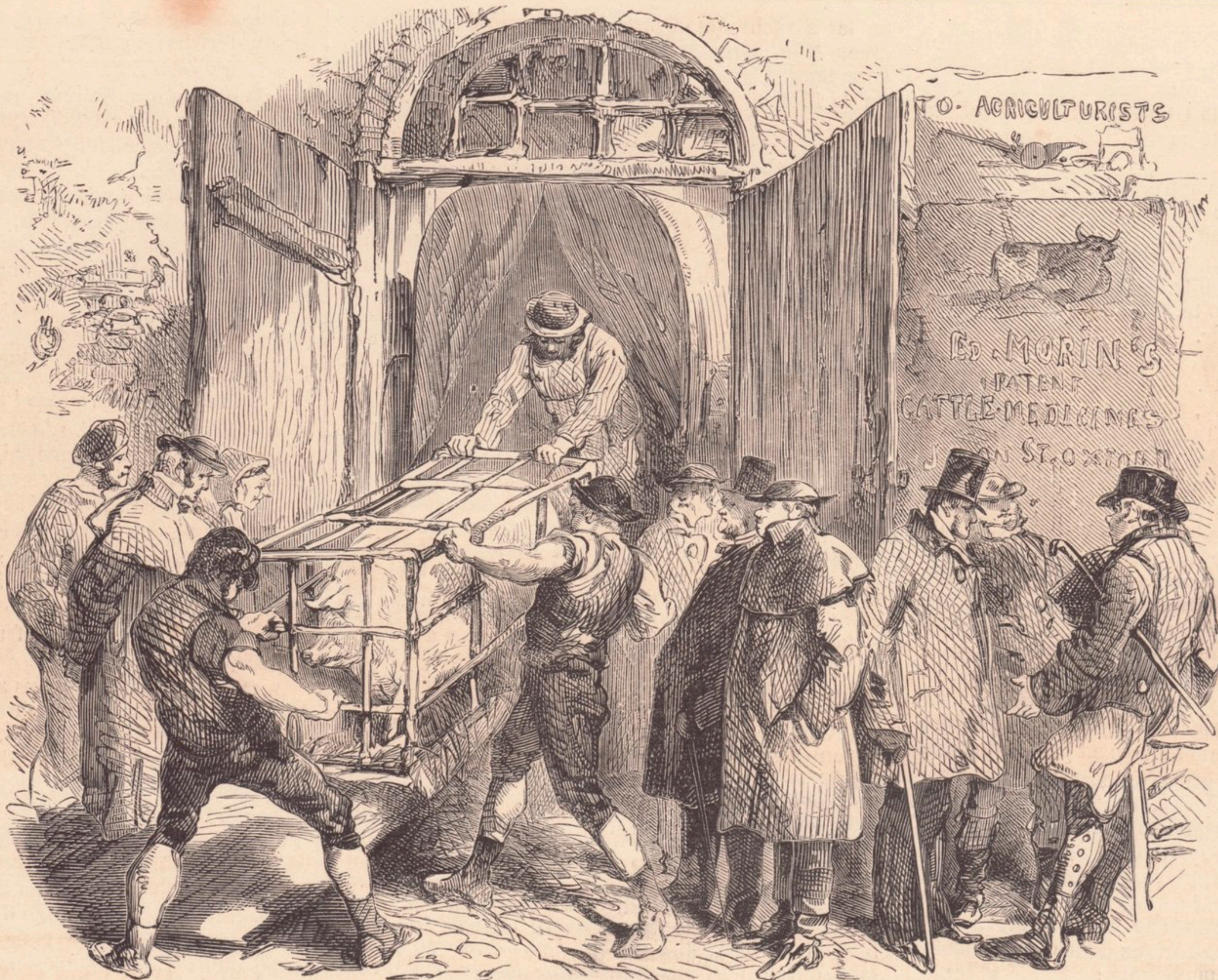
L'éducation y a obtenu de tels succès à cet égard, que les éleveurs sont parvenus à annihiler presque dans leurs produits les parties viles ou inférieures, pour porter toute la puissance de développe-

ment sur les parties succulentes et précieuses.

Ainsi, les parties osseuses et nerveuses des bœufs ont presque disparu, tandis que les muscles les plus délicats du corps ont pris des développements presque monstrueux.

Des changements analogues ont été opérés dans les races ovines; si bien qu'un de nos écrivains spéciaux a pu dire avec autant de vérité dans l'affirmation que d'originalité dans les termes, que les bœufs anglais n'étaient plus des bœufs, mais d'immenses *rosbeefs* ruminants, comme leurs moutons étaient devenus des blocs vivants de gigots et de côtelettes.

C'est là justement ce qui donne une physionomie toute spéciale aux expositions agricoles ou plutôt zoologiques anglaises et particulièrement à l'exhibition qui a lieu



Arrivages des animaux gras à l'exhibition annuelle de Baker-Street, à Londres.



Exhibition annuelle d'animaux gras dans les salles de Baker-Street, à l'occasion des réjouissances de Noël. (Dessins de Morin, gravure de Linton.)



Troupe de pèlerins se rendant de Jaffa à Jérusalem.

chaque année à Londres, dans le vaste local de *Baker-street*, aux approches de la Noël.

C'est là que l'on peut surtout admirer dans leurs plus magnifiques spécimens les bœufs du Devonshire, dont les puissants fanons balayent le gazon des pâturages, les Durhams dont les pieds ont presque disparu sous les masses obèses, ces porcs gigantesques tellement envahis par la graisse, qu'impuissants à tout mouvement, ils passent leur vie à digérer, couchés sur la paille.

Cette exhibition a cependant un autre caractère. Elle est à Londres ce que sont à Paris les foires de Poissy, qui précèdent les jours gras et la promenade des plus beaux bœufs présentés à ce concours de la vente.

C'est qu'aussi la Noël ou plutôt la *Christmas* britannique a plus d'un point de ressemblance avec notre carnaval français.

C'est l'époque des festins, des dîners d'amis, des soupers de famille, de toutes les réunions intimes où l'art culinaire prend son essor, et l'on sait quel est l'essor de l'art culinaire anglais; ce n'est ni dans la rareté des mets ni dans la combinaison savante de leurs éléments délicats qu'il cherche ses triomphes, c'est dans l'ampleur des pièces, dans l'énormité des quartiers et des filets, dans la grandeur des plats, qui reçoivent parfois des animaux entiers; dans les excentricités plantureuses de cette cène homérique que se complaisent ses appétits, que ses friandes convoitises se délectent et que son sensualisme saxon se gaudit.

C'est ainsi que si l'exhibition de *Baker-street* est la préface de la *Christmas*, les banquets de la *Christmas* en sont le couronnement, et le plus splendide aloyau sorti de ce concours, servi solennellement sur la table

de Buckingham-Palace, est la consécration de ce concours pantagruélique.

FULGENCE GIRARD.

Trois jours en Palestine.

La Noël, malgré l'affaiblissement des croyances, est restée, par son caractère intime, par le grand souvenir qu'elle célèbre, la fête la plus joyeuse de la chrétienté, fête de cœur, fête de famille, car ceux qui n'y voient pas l'anniversaire d'un événement surnaturel, la saluent au moins comme la plus grande date de l'histoire, comme l'époque des douces expansions et des merveilleux récits. A la pénétrante chaleur de la bûche de Noël se réveillent et se rassemblent nos souvenirs les plus chers. Nos espérances, sylphes diaphanes et in-



Vue de Jérusalem. (Dessins de De Berard, gravure de Linton).

constants, dansent dans ses flammes bleuâtres. Toutes nos fausses gravités s'évaporent, nos puérites tristesses s'évaporent, nos grands intérêts se rappetissent, et nous redevenons enfants en présence de ce berceau où, pour ennoblir toutes nos douleurs et tous nos abaissements, le Verbe divin pousse le premier cri de la souffrance humaine. Jour heureux des crédulités naïves et des rêves dorés, il fait du malheur un espoir et peuple d'illusions charmantes le froid désert de la vieillesse.

Quelle ne doit pas être l'émotion du chrétien et même du simple touriste qui assiste à la messe de minuit à Bethléem, si loin du lieu marqué par les prophéties et illustré par la naissance du Christ, dans nos froids climats, nous nous sentons pénétrés d'une influence qu'on pourrait appeler le printemps de l'âme! J'eus ce bonheur, il y a deux ans; ma bonne étoile, qui revient de temps à autre, comme les comètes, me fit arriver à Jérusalem tout juste à l'avant-veille de la Noël.

Que les lecteurs du *Monde illustré* me le pardonnent; je ne puis, sans préambule aucun, indifférent comme un hippogriffe à mon itinéraire, les déposer brusquement à la porte du couvent de Bethléem. Il est aussi difficile de ne pas raconter un peu son voyage en Palestine, que de résister à la tentation de décrire Venise, Florence, Rome ou Naples, quand on les a visitées. Je ne prendrai pas cependant un si long circuit Pourquoi se perdre dans l'ornière profonde tracée par des pèlerins de la taille de Chateaubriand et de Lamartine? Mais l'humble piéton poudreux et altéré qui s'assoit au bord de la fontaine bourbeuse où boivent les chameaux a bien le droit, pendant une heure, de revenir à sa rêverie fugitive, à ses mélancoliques impressions, à ses étonnements de voyageur novice.

La Palestine ne peut intéresser que le voyageur religieux chrétien ou juif. Il faut la foi pour expliquer la Bible, et la Bible pour expliquer la Judée. Si les juifs n'ont été qu'une peuplade remuante et si les livres sacrés ont exagéré la mission, on fera bien de ne pas braver la fatigue et la soif, gravir des montagnes, descendre dans d'arides vallées. Mieux vaut s'exténuier dans l'Oberland ou pousser des exclamations à Chamouny. — Nous arrivâmes d'Alexandrie à Jaffa par une mer calme, à cinq heures du matin, le 23 décembre 1856. Peu après, le soleil se levait radieux derrière les cimes couronnées de quelques palmiers maigres. Il me sembla voir un psaume de David émergeant du sein des eaux et des profondeurs de la nuit. Toutes les grandes images de la Bible défilèrent dans mon imagination. Comme les Hébreux, après un long voyage à travers les déserts de la vie, je touchais enfin à la terre promise. Le flot battant la ligne d'écueils à fleur d'eau, qui sort du port de Jaffa plutôt un danger qu'un abri, semblait m'apporter l'écho des lamentations de Jérémie. Les matelots insoucients larguaient leur câble comme s'ils se fussent trouvés en face de la Ciotat; l'un d'eux, en balayant le pont, chantait d'une voix fausse et avec des fautes de français : *Pour tant d'amour, etc.*

Quelques sœurs de Charité, groupées comme les saintes femmes dans un tableau du Pérugin, récitaient leurs chapelets les yeux fixés sur le rivage; un père

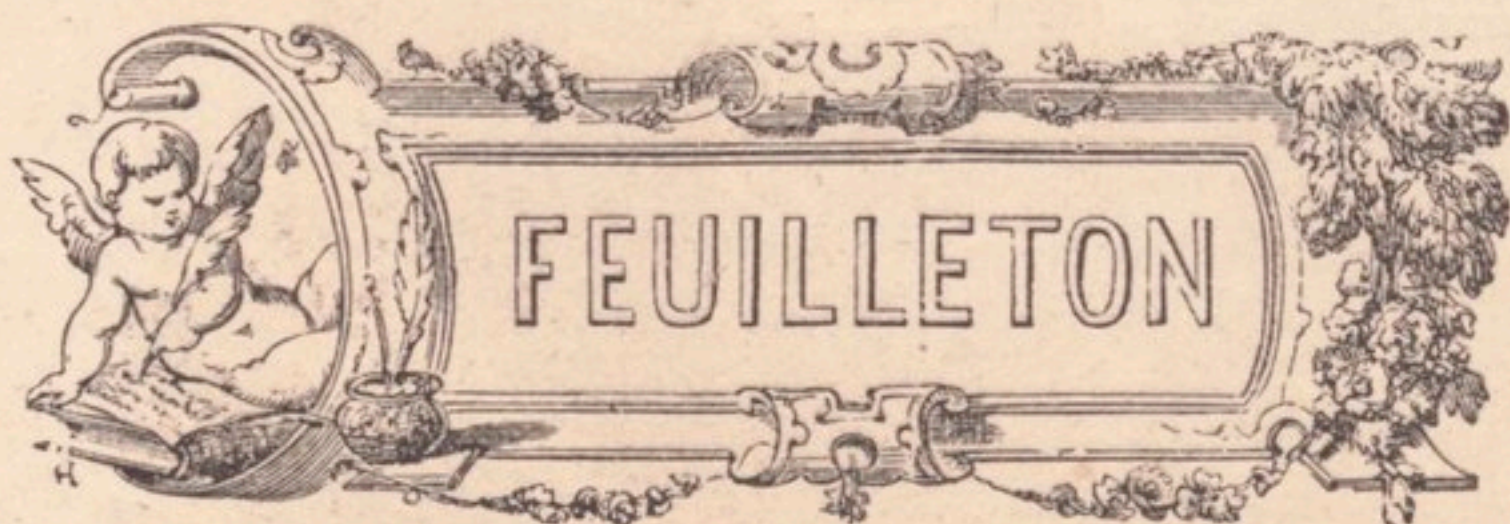
carme, chef d'une petite colonie de son ordre, qui se rendait au Carmel le crâne nu, l'œil ardent, penché en avant comme Balaam pour bénir ou pour maudire, jetant au vent tous les versets entassés dans sa mémoire. Mon jeune compagnon de voyage américain du Missouri jetait par-dessus le bord son cigare du matin et semblait plonger le regard au fond d'un rêve. Et moi, je remerciais Dieu de m'avoir donné, à moi, pauvre d'argent, dénué d'espérances, résigné à ne voir que mon clocher, de réaliser cette impossibilité, de fouler avant de mourir cette terre des prodiges, que semble avoir calcinée la flamme de son visage.

J'abrège, car j'ai hâte d'arriver à Bethléem où nous allons aujourd'hui. Jaffa est une ville malpropre avec son bazar-fouillis, ses rues coupées de mares profondes ses arceaux ébréchés, ses terrasses blanches, ses files de chaumeaux pelés qui obstruent les chemins; mais c'est un vrai jardin des Hespérides quand on franchit les portes du côté de la terre, les orangers s'enchevêtrent aux gros sycomores, et le figuier fait broussailles avec la vigne. Nous traversâmes au galop la plaine de Sarocis, qui a cessé de produire les roses d'Isaïe, pour aller coucher au couvent de Ramlé, situé à trois ou quatre lieues de la plage. Le lendemain, à la pointe du jour, notre pittoresque caravane était en marche pour Jérusalem où nous voulions arriver avant la nuit. C'est une journée très-fatigante. Pendant plus de huit heures, il faut subir des hauts et des bas capables de désarçonner un écuyer du cirque de l'Impératrice. Les Arabes chevauchent ventre à terre, à travers ces rochers; les pieds de leurs chevaux y sont faits. Nous ne rencontrâmes, dans un sentier étroit, bordé de chênes verts, que deux bandits honoraires. L'un d'eux était nègre, l'autre bédouin. Hérisés de kandjars, de couteaux persans, de yatagans sans fourreaux, de longs pistolets damasquinés à poignées incrustées, sans chiens, ils marchaient comme deux papouilles. Quelques-uns de nos compagnons en eurent peur et rebrousèrent chemin pour défendre les mulets aux bagages. Un père carme, croyant l'heure du martyre venue, tira de sa poitrine un crucifix de cuivre de la dimension d'un poignard. Les deux bandits, qui n'étaient probablement que deux gendarmes de fantaisie, se sauvèrent à toutes jambes; celui qui avait un fusil fit même mine de nous coucher en joue; mais il était si tremblant que sa balle aurait probablement pris la direction de la lune.

A cinq heures, nous étions en face de Jérusalem dont les murs nous apparurent à travers les légères brumes du soir. Les teintes violacées du ciel nous rappelaient maint tableau de crucifiement. Nous mimés tous pied à terre comme les Croisés pour baiser respectueusement le sol où tant de fois le Sauveur imprima la trace de ses pas. Une plaine gazonnée en pente douce, parsemée de gros blocs de pierres et de tombeaux, conduit à la porte de Jaffa. On eût dit une cité déserte, une métropole abandonnée même par les morts. Sur une plate-forme adossée aux remparts, quelques Turcs à longue barbe fumaient tranquillement leur narghilé avec cette sérénité tranquille des sages dont parle le

livre des Proverbes. Pour arriver à Casa-Nova, hospice que les pères de la terre sainte ont bâti pour les pèlerins, on longe la place sur laquelle se trouve la tour de David, dont les larges assises remontent, dit-on, aux temps bibliques.

La voix désolée des prophéties seule se faisait entendre dans ce silence des hommes et de la nature. *Vie lugent.* C'était bien la veuve des nations stérile et penchée sur son foyer éteint. Le pas fatigué de nos chevaux réveillait un écho mat dans la ruelle qui conduit à Casa-Nova; à peine si une ombre silencieuse se rangeait contre le mur pour nous livrer passage. O mon Dieu! vous dont le souffle a fait de l'Europe le foyer de la vie universelle! pourquoi ne trouvons-nous qu'une cendre froide là où votre verbe retentit et où votre sang coula! — J'aurais voulu courir, au sitôt arrivé, dans les rues de Jérusalem; mais en Orient, la nuit est faite pour dormir. — Nous étions au 23 décembre; il fallait le lendemain partir pour Bethléem, afin d'y assister à la fête de la Nativité. Les pères de Jérusalem nous donnèrent une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Bethléem. Donc avant de visiter le calvaire, le saint sépulchre, le jardin de Getzemani et la montagne des Oliviers, nous dûmes accomplir notre pèlerinage à la crèche du Sauveur. C'était commencer par le commencement. A midi, par un soleil printanier, nous franchîmes la porte de Jaffa, et tournant à gauche, nous côtoyâmes les réservoirs taris de Salomon, pour nous diriger sur Bethléem. Presque toute la caravane de la veille était à cheval; quelques Anglais avaient l'air de parader à Hyde-Park. Nous nous joignîmes, un de nos camarades et moi; à un groupe de pauvres religieux pour faire la route à pied. Le temps était magnifique; les montagnes lointaines de Moab, le piton, qu'on appelle le Mont des Français, se dessinaient sur le ciel bleu en vastes ramages d'un bleu plus foncé. La route que nous suivions, comme toutes celles de la Palestine, n'est qu'un sentier tracé par les hommes, les chevaux et les chameaux; elle serpente jusqu'à Bethléem à travers de maigres cultures, des oliviers éplorés, des figuiers à fleur de terre, des champs arides pleins de cailloux. Qu'est devenue cette terre de Chanaan où coulaient le lait et le miel, le sol exubérant qui nourrissait les troupeaux d'Abraham et des douze tribus, ce jardin fermé en butte aux convoitises de tous les conquérants de l'Asie? Qui la reconnaîtrait dans ces collines décharnées où semblent accrochés des haillons de verdure? dans ces plaines qu'on dirait submergées par une pluie de galets! — Nous arrivâmes à Bethléem longtemps avant la nuit. Ce n'est plus qu'une pauvre bourgade irrégulièrement bâtie sur un coteau, au pied duquel s'étend la plaine où les bergers entendent, au milieu de la nuit, le cantique des anges. Le couvent des pères franciscains est situé sur une plate-forme qui fait saillie à mi-pente de la colline. C'est une lourde construction à la fois monastère et citadelle; car pendant bien des siècles l'épaisseur de ses murailles a seule protégé les religieux contre les attaques des Arabes errants. Point de sveltes clocher découpé sur le limbe azur du ciel, de portiques où le pauvre vient



AIMÉE

Par PAUL FÉVAL.

(Suite et fin.)

Le tambour battit aux champs. Les soldats sortirent du poste voisin et se rangèrent en bataille. Un groupe silencieux venait du côté de la rue de Tolède. Ce groupe était composé de femmes et d'enfants qui suivaient un prêtre. Deux torches s'échevelaient en avant du groupe. Sur son passage, on se signait et l'on se découvrait.

Les soldats du poste portèrent les armes.

Le groupe s'arrêta devant la maison de Manby. Le prêtre monta les degrés du perron. Je le suivis des yeux en larmes. C'était le saint viatique. J'allais recevoir le dernier soupir de Sophie.

— Bonsoir, Charles, me dit Nelson qui était appuyé contre une des colonnes du vestibule, les cheveux épars et le col nu; — l'enfant va toujours bien depuis que vous l'avez bercé... Je veux avoir le masque en plâtre de ma femme... J'attends le plâtre.

Il avait le regard d'un fou. Sa main, mouillée et

froide, glissa le long de mes doigts, dès qu'il eut cessé de me serrer.

— Montez, montez, reprit-il; — elle a demandé souvent si vous étiez revenu... Le prêtre est en haut... Je vais aller voir, moi aussi... mais j'attends le plâtre.

Il me tourna le dos brusquement. Je vis bien qu'il pleurait.

Pauvre bon cœur! âme grande et sincère! j'ai vu beaucoup de douleurs en ma vie, Hélène, mais quand la pensée de Nelson Manby me revient, mes yeux se mouillent toujours.

Les domestiques, presque tous protestants, allaient et venaient par les corridors. On voyait sur tous les visages une lassitude morne. Le son guttural des paroles anglaises bruisait çà et là comme un murmure sinistre.

Il y avait cinq ou six personnes dans la chambre de la mourante, qui était éclairée par quelques bougies. Tout le monde était agenouillé. Le prêtre faisait son office. Mes yeux allèrent d'abord à Sophie qui croisait ses deux mains amaigries sur sa poitrine comme ces statues mortuaires couchées sur les tombeaux. Le berceau du petit Charles était auprès d'elle; le petit Charles dormait. Sophie priait, mais elle m'attendait. Son regard vint à moi tout de suite. Ses mains se rapprochèrent de son cœur, tandis que ses beaux yeux agrandis s'élevaient au ciel. Jamais je ne l'avais admirée si belle que dans ce pâle sourire.

Elle ne me regarda qu'un instant. Dieu la tenait. Sa vie n'avait eu qu'une tâche, excusée doublement par son âge et par l'astuce profonde du serpent qui l'avait tentée. La mort la refaisait ange, et sa sereine ferveur était déjà du ciel.

Je m'agenouillai à la place où j'étais, et je tâchais

de prier. Je n'avais garde assurément de regarder les assistants de cette pieuse et triste cérémonie, mais une attraction singulière força mes yeux de se fixer sur une femme prosternée au pied du lit de Sophie. Elle était en grand deuil; sa tête reposait entre ses deux mains; ses grands cheveux blonds ruisselaient sur la couverture. Aux soubresauts de son corps, on devinait qu'elle sanglotait.

Ce devait être une jeune fille. — L'idée de cette bonne et folle enfant qui courait jadis avec la chèvre dans le jardin de Mme d'Ablon m'était bien rarement venue pendant ces quatre années. Aimée, la petite fille criarde, mutine et dégingandée, n'était qu'un puéril détail dans mes souvenirs de la rue d'Astorg. Ma mémoire tout entière appartenait à Sophie, que j'avais vue naître femme en quelque sorte et s'envoler, papillon charmant, hors de la coque terne que brise la seizième année.

Une voix intérieure prononça en moi ce nom: Aimée! Était-ce Aimée, cette jeune fille? Une indiscrète curiosité se glissa parmi le recueillement de ma douleur. Ne vous étonnez pas, Hélène: nous sommes ainsi tous autant que nous sommes. L'art qui fait nos impressions d'une seule pièce est un sublime menteur. Les petites émotions peuvent côtoyer en nous les grandes angoisses. Je déclare qu'il n'est pas un seul instant dans la vie où le cœur soit plein d'un même sentiment.

Je priais, — mais je me disais:

— Les voilà donc toutes deux réunies comme autrefois!... Autrefois, mon Dieu, c'était hier! Hier, elles étaient enfants, et voilà déjà une morte! Les enfants meurent aussi, je le sais bien; mais celle-ci meurt femme, sous un poids lourd comme la vieillesse...

1 Voir les numéros 3, 5, 10, 17, 24, 31 juillet, 7, 14, 28 août, 4, 11, 18, 25 septembre, 2, 9, 25 octobre, 6, 13, 20, 27 novembre, 4 et 11 décembre.

chercher l'ombre et le pain, rien qui trahisse de loin l'asile de la prière et de la paix. L'œil n'aperçoit que des dômes trapus et écrasés, semblables à de gros champignons, des terrasses en escalier, des créneaux derrière lesquels se montre la toque noire de quelque prêtre grec ou arménien, car ces murs épais abritent à la fois les moines des trois cultes dissidents, vivant en paix dans la crainte des mêmes ennemis. On entre dans le couvent par une poterne qui vous force à vous plier en deux.

J. DOUCET.

(La suite, la Nuit de Noël à Bethléem au prochain numéro.)

MÉMOIRES D'UN MUSICIEN.

(Suite.)

XIII

Premières compositions pour l'orchestre. — Mes études à l'Opéra — Mes deux maîtres, Lesueur et Reicha.

Ce fut à cette époque que je composai mon premier grand morceau instrumental : l'ouverture des *Francs-Juifs*. Celle de *Waverley* lui succéda bientôt après. J'étais si ignorant alors du mécanisme spécial de certains instruments, qu'après avoir écrit le solo en ré bémol des trombones dans l'introduction des *Francs-Juifs*, je craignis qu'il ne présentât d'énormes difficultés d'exécution, et j'allai, fort inquiet, le montrer à un des trombonistes de l'Opéra. Celui-ci, en examinant la phrase, me rassura complètement : « Le ton de ré bémol est, au contraire, un des plus favorables à cet instrument, me dit-il, et vous pouvez compter sur un grand effet pour votre passage. » Cette assurance me donna une telle joie, qu'en revenant chez moi, tout préoccupé et sans regarder où je marchais, je me donnai une entorse. J'ai mal au pied maintenant, quand j'entends ce morceau. D'autres, peut-être, ont mal à la tête.

Mes deux maîtres ne m'ont rien appris en instrumentation. Lesueur n'avait de cet art que des notions fort bornées. Reicha connaissait bien les ressources particulières de la plupart des instruments à vent ; mais je doute qu'il ait eu des idées très-avancées au sujet de leur groupement par grandes et petites masses. D'ailleurs, cette partie de l'enseignement, qui n'est point encore maintenant représentée au Conservatoire, était étrangère à son cours, où il avait à s'occuper seulement du contre-point et de la fugue. Avant de m'engager au théâtre des Nouveautés, j'avais fait connaissance avec un ami du célèbre maître des ballets Gardel. Grâce aux billets de parterre qu'il me donnait, j'assistais régulièrement à toutes les représentations de l'Opéra. J'y apportais la partition de l'ouvrage annoncé et je la lisais pendant l'exécution. Ce fut ainsi que je commençai à me familiariser avec l'emploi de l'orchestre et à connaître l'accent et le timbre, sinon l'étendue et le mécanisme, de la plupart des instruments. Cette comparaison attentive de l'effet produit et du moyen employé à le produire me fit même apercevoir le lien caché qui unit l'expression musicale à l'art spécial de l'instrumentation. Mais personne ne

m'avait mis sur la voie. L'étude des procédés de trois maîtres modernes : Beethoven, Weber et Spontini, l'examen impartial des coutumes de l'instrumentation, celui des formes et des combinaisons non usitées, la fréquentation des virtuoses, les essais que je les ai amenés à faire sur leurs divers instruments, et un peu d'instinct ont fait, pour moi, le reste.

Reicha professait le contre-point avec une clarté remarquable ; il m'a beaucoup appris en peu de temps et en peu de mots. En général, il ne négligeait point, comme la plupart des maîtres, de donner à ses élèves, autant que possible, la raison des règles dont il leur recommandait l'observance.

Ce n'était ni un empirique, ni un esprit stationnaire ; il croyait au progrès dans plusieurs parties de l'art, et son respect pour les pères de l'harmonie n'allait pas jusqu'au fétichisme. De là les dissensions qui ont toujours existé entre lui et Chérubini ; ce dernier ayant poussé l'idolâtrie de l'autorité en musique au point de faire abstraction de son propre jugement, et de dire, par exemple, dans son traité de contre-point : « Cette disposition harmonique me paraît préférable à l'autre, mais les anciens maîtres ayant été de l'avis contraire, il faut s'y soumettre. » Reicha, dans ses compositions, obéissait pourtant encore à la routine, tout en la méprisant. Je le priai une fois de me dire franchement ce qu'il pensait des fugues vocalisées sur le mot *Amen* ou sur *Kyrie eleison*, dont les messes solennelles ou funèbres des plus grands compositeurs de toutes les écoles sont infectées. « Oh ! s'écria-t-il vivement, c'est de la barbarie ! — En ce cas, monsieur, pourquoi donc en écrivez-vous ? — Mon Dieu, tout le monde le fait ! » *Miseria...*

Lesueur, à cet égard, était plus logique. Ces fugues monstrueuses qui, par leur ressemblance avec les vociférations d'une troupe d'ivrognes, paraissent n'être qu'une parodie impie du texte et du style sacrés, il les trouvait, lui aussi, dignes des temps et des peuples barbares ; mais il se gardait d'en écrire, et les fugues assez rares qu'il a disséminées dans ses œuvres religieuses n'ont rien de commun avec ces grotesques abominations. L'une d'entre elles, au contraire, commençant par ces mots : *Quis enarrabit calorum gloriam!* est un chef-d'œuvre de dignité de style, de science harmonique, et, bien plus, un chef-d'œuvre aussi d'expression, que la forme fuguée sert ici elle-même. Quand après l'exposition du sujet (large et beau), commençant par la dominante, la réponse vient à entrer avec éclat sur la tonique, en répétant ces mots : *Quis enarrabit?* (qui racontera la gloire des cieux ?) il semble que cette partie du chœur, échauffée par l'enthousiasme de l'autre, s'élançe à son tour pour chanter avec un redoublement d'exaltation les merveilles du firmament. Et puis, comme le rayonnement instrumental colore avec bonheur toute cette harmonie vocale ! Avec quelle puissance ces basses se meuvent sous ces dessins de violons qui scintillent, dans les parties élevées de l'orchestre, comme des étoiles. Quelle stretta éblouissante sur la pédale ! Certes ! voilà une fugue justifiée par le sens des paroles, digne de son objet et magnifiquement belle !

— Amen ! répondit l'assistance.

Je tressaillis ; une voix nouvelle s'était mêlée au chœur. Nelson était derrière moi. Il avait mis sa cravate et son habit noir. Sa belle tête pâle avait un calme extraordinaire.

Sophie lui fit un signe ; il s'approcha d'elle, puis il alla parler au prêtre qui ferma aussitôt son missel. Le prêtre et l'assistance passèrent dans la chambre voisine. Nelson vint à moi et me dit :

— Je m'attendais à cela. Elle veut vous parler avant de mourir.

Il sortit à son tour. La jeune fille voulut prendre l'enfant et se retirer. Sophie lui dit d'une voix si faible que nous eûmes peine à l'entendre :

— Reste, Aimée, ma petite sœur chérie.

Je tournais le dos à Aimée, car Sophie m'avait déjà pris les deux mains. Sophie ajouta en s'adressant à elle :

— Viens ça, qu'il te voie.

Je vis, de l'autre côté du lit, dans la ruelle, près de l'enfant, un visage angélique, tout inondé de belles larmes. C'était ma femme, Hélène, c'était Aimée, le cher et délicieux amour de ma vie. C'était ma vision du Palais de cristal de Londres et le rêve de ma nuit de fièvre à Paris : c'était l'original de cette photographie que Mme Vincent m'avait apportée dans mon lit : c'était le portrait du salon d'Ablon, vivant et mille fois embelli, malgré les pleurs qui remplaçaient aujourd'hui le sourire.

Le sourire ! Il était sur les pauvres lèvres de Sophie !

— Il y a longtemps qu'elle vous aime, me dit-elle ; — longtemps que nous savons votre secret... Elle n'était pas seule à vous veiller pendant votre maladie, quand Liban dormait au pied de votre lit... Mon petit Charles aura deux pères et une mère.

C'est l'œuvre d'un musicien dont l'inspiration a été là d'une élévation rare, et d'un artiste qui raisonnait son art ! Quant à ces fugues dont je parlais à Reicha, fugues de tavernes et de mauvais lieux, j'en pourrais citer en grand nombre signées de maîtres bien supérieurs à Lesueur ; mais, en les écrivant pour obéir à l'usage, ces maîtres, quels qu'ils soient, n'en ont pas moins fait une abnégation honteuse de leur intelligence et commis un outrage impardonnable au bon sens musical.

Reicha, avant de venir en France, avait été à Bonn, le condisciple de Beethoven. Je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'un pour l'autre une bien vive sympathie. Reicha attachait un grand prix à ses connaissances en mathématiques. « C'est à leur étude, nous disait-il pendant une de ses leçons, que je dois d'être parvenu à me rendre complètement maître de mes idées ; elle a dompté et refroidi mon imagination, qui auparavant m'entraînait follement, et, en la soumettant au raisonnement et à la réflexion, elle a doublé ses forces. » Je ne sais si cette idée de Reicha est aussi juste qu'il le croyait, et si ses facultés musicales ont beaucoup gagné à l'étude des sciences exactes. Peut-être le goût des combinaisons abstraites et des jeux d'esprit en musique, le charme réel qu'il trouvait à résoudre certaines propositions épineuses qui ne servent guère qu'à détourner l'art de son chemin en lui faisant perdre de vue le but auquel il doit tendre incessamment, en furent-ils le résultat ; peut-être cet amour du calcul nuisit-il beaucoup, au contraire, au succès et à la valeur de ses œuvres, en leur faisant perdre en expression mélodique ou harmonique, en effet purement musical, ce qu'elles gagnaient en combinaisons ardues, en difficultés vaincues, en travaux faits plutôt pour les yeux que pour l'oreille. Au reste, Reicha paraissait aussi peu sensible à l'éloge qu'à la critique ; il ne semblait attacher de prix qu'aux succès des jeunes artistes dont l'éducation harmonique lui était confiée au Conservatoire, et il leur donnait ses leçons avec tout le soin et toute l'attention imaginables. Il avait fini par me témoigner de l'affection ; mais dans le commencement de mes études, je m'aperçus plus d'une fois que je l'incommodais à force de lui demander la raison de toutes les règles, raison qu'en certains cas il ne pouvait me donner, puisque... elle n'existait pas. Ses quintettes d'instruments à vent ont joui d'une certaine vogue, à Paris, pendant plusieurs années. Ce sont des compositions intéressantes, mais un peu froides. Je me rappelle, en revanche, avoir entendu un duo magnifique plein d'élan et de passion, dans son opéra de *Sapho*, qui eut quelques représentations.

HECTOR BERLIOZ.

Errata du dernier fragment des MÉMOIRES D'UN MUSICIEN.

Première colonne, vingt-cinquième ligne :

Au lieu de : *Il est aussi inutile et aussi dangereux à une volonté étrangère de vouloir contrecarrer la mienne, etc.*, lisez : *Il est aussi inutile et aussi dangereux pour une volonté étrangère de contrecarrer, etc.*

Deuxième colonne, vingt-neuvième ligne :

Au lieu de : *Ce que j'avais apporté*, lisez : *Ce que j'ai apporté.*

La jeune fille en deuil fit un mouvement. Je cherchai en moi le souvenir d'Aimée, afin de comparer. Était-ce Aimée qui avait maintenant ces formes pures et merveilleusement proportionnées ? Ces transformations sont-elles possibles ? Aimée venait de perdre sa mère ; Aimée devait être en grand deuil.

Les yeux de Sophie se fermèrent, ses mains se détendirent. Je la crus morte.

La voix du prêtre parla plus distinctement. Le prêtre récitait :

... En sortant de la prison de ce corps, allez prendre place sur la montagne de Sion, dans la cité du Dieu vivant, parmi la troupe innombrable des élus et l'église des premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel... que le bon Pasteur vous reconnaisse pour une de ses brebis... Puissiez-vous voir votre Rédempteur face à face ! Allez jouir de la contemplation divine dans tous les siècles des siècles.

Les enfants de chœur et l'assistance répondirent :

— Amen !

Parmi toutes ces voix, je distinguai la voix douce et désolée de la jeune fille en deuil.

L'enfant se réveilla et tendit ses petits bras. Sophie rouvrit les yeux. Je vis briller deux larmes à sa paupière. Enfant ! pauvre enfant ! Il souriait près de cette agonie...

Le prêtre priait :

— Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre servante. Daignez la recevoir en paix dans le sein d'Abraham. Reconnaissez, Seigneur Jésus, votre créature ; ne laissez pas perdre le prix que vous avez payé pour son salut éternel. Elle a péché, il est vrai, mais elle a cru, elle a espéré, elle vous a adoré comme son Dieu dans l'unité du Père et du Saint-Esprit.

E le attira la main d'Aimée dans les miennes.

Je me laissai glisser à genoux.

Elle dit encore :

— Je meurs bien heureuse.

Son regard demanda l'enfant qu'on lui mit entre les bras. Elle le baisa longuement. Aimée s'était agenouillée de l'autre côté du lit. Nous ne nous étions pas encore parlé, mais nos âmes étaient mariées.

Sophie murmura :

— Vous avez les lettres... Y en a-t-il dix-sept ?

Je les pris dans mon sein pour les lui remettre.

— Gardez, gardez, fit-elle ; — merci... que Dieu vous récompense... mon mari ni mon fils n'ont plus rien à craindre de cet homme.

Elle ajouta :

— Je veux embrasser Nelson... qu'il se hâte !

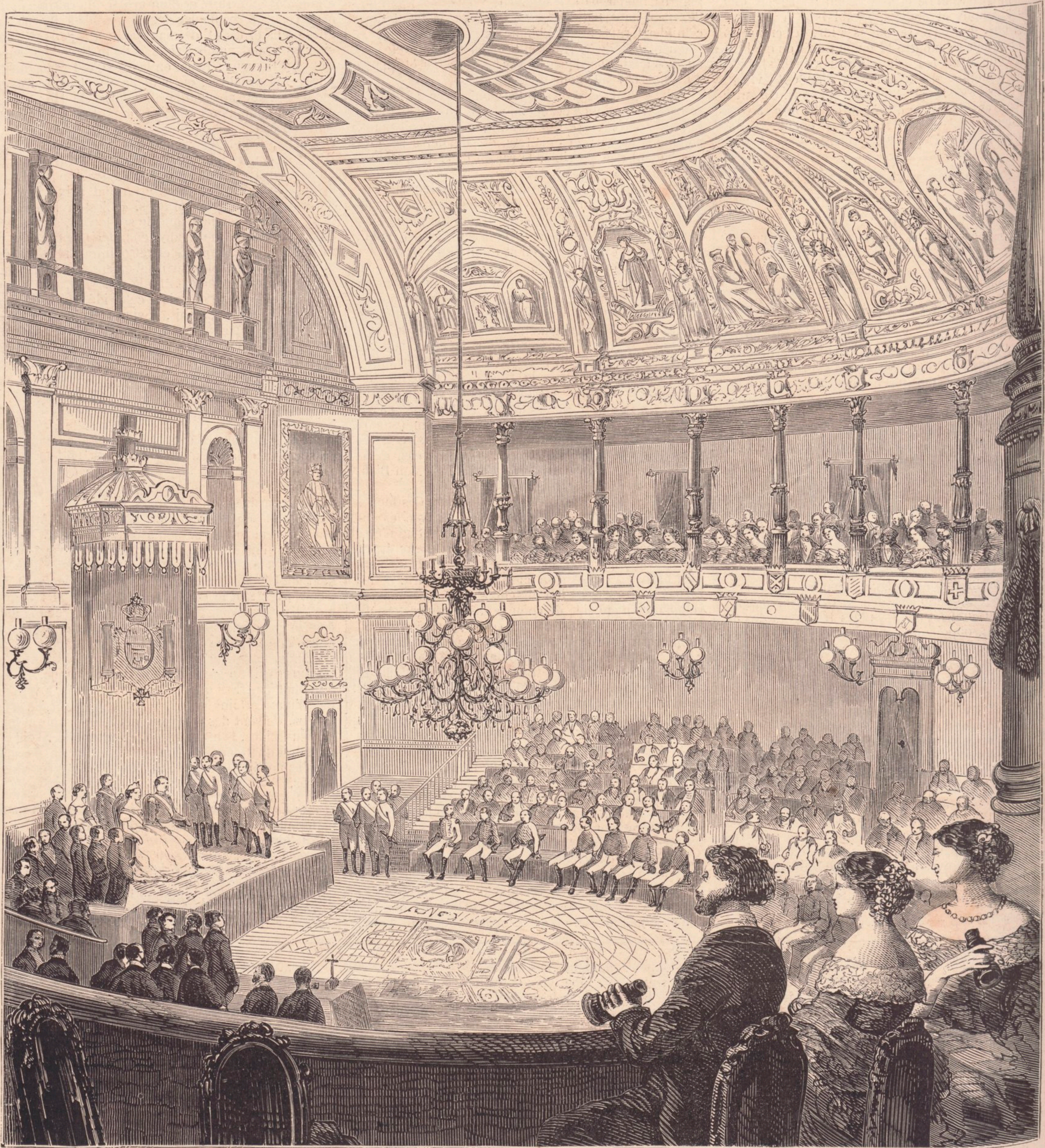
Je m'élançai à la porte. Nelson était là tout près. Il entra. Ses yeux étaient rouges et gonflés au milieu des pâleurs de sa face. Il gagna le lit en chanceant. Quand sa femme lui demanda pardon, selon la formule catholique, tout son calme tomba. Il sanglota et perdit ses mains à ses cheveux.

— Je vous aime, Sophie, lui dit-il, — je vous estime... je vous adorerai comme une sainte !

Le dernier regard de la pauvre femme fut pour moi : il voulait dire : Dieu soit loué ! Grâce à vous il gardera son ignorance...

Le prêtre revint et la prière recommença, cette admirable et splendide oraison qui soulève l'âme comme des ailes et la porte vers le séjour des saints.

— Faites vivre en vous, Seigneur, cette âme que vous avez retirée de ce monde ; pardonnez-lui les fautes de sa fragile nature, et jugez selon votre miséricorde.



Ouverture des Cortès espagnols par S. M. la reine Isabelle II, le 1^{er} décembre 1858. — Croquis de Léopoldo Sanchez del Vierzo.

Séance d'ouverture des Cortès espagnols.

Le caractère invariable de toutes les solennités de la monarchie espagnole, c'est l'apparat, c'est la pompe. Il est en Espagne un maître plus roi que le roi : le maître des cérémonies ; une reine plus puissante que toutes les Isabelles, la grande Isabelle, la catholique, la reine régnante, et cette reine, c'est l'étiquette, l'étiquette qui fait pourtant de la reine une divinité... Ne touchez pas à la reine... et qui frappe de mort le sacrilège ! L'ouverture des Cortès a eu ce caractère traditionnel.

Le 1^{er} décembre, à deux heures précises, Sa Majesté a quitté l'Escurial en robe lamée d'or et en voiture de gala, accompagnée de S. M. le roi, son auguste époux. Son équipage, précédé par S. A. R. l'infant D. Francisco de Paula Antonio et des chefs du palais, était suivi par un brillant état-major au milieu duquel figu-

rait un grand nombre des membres les plus illustres de la grandesse. Les dames d'honneur et les hauts dignitaires de la maison suivaient dans les carrosses de la cour.

Le cortège, après avoir parcouru les rues *Mayor*, de la *Plateria*, de *Atocha*, *Carretas*, *Puerta del sol* et *San Geronimo*, est arrivé au palais législatif, accompagné des acclamations enthousiastes du peuple. La reine a été reçue par une députation des Cortès, formée d'un nombre égal de représentants et de sénateurs à laquelle s'étaient adjoints tous les membres du ministère.

La salle, dont notre gravure reproduit l'aspect élégant et magnifique, était remplie d'une assistance d'élite ; tous les bancs de l'enceinte officielle étaient occupés ; les tribunes étaient resplendissantes de toilettes, constellées de diamants et d'uniformes splendides.

A l'arrivée des massiers précédant le cortège, tout le monde s'est levé, et la reine s'est avancée vers un

trône où deux fauteuils étaient placés sous un dais de velours cramoisi, rehaussé de torsades et de crépines d'or.

Le roi a occupé le fauteuil qu'elle lui a désigné à sa droite ; les ministres ont pris place des deux côtés, tandis que les chefs de service du palais, les dames d'honneur et les autres personnages de la suite prenaient place derrière le trône.

En ce moment, le président du conseil, fléchissant le genou devant la reine, lui a remis le discours d'ouverture qu'elle a lu d'une voix sonore, quoique légèrement émue. Les plus ardentes acclamations ont accueilli cette communication royale.

Sa Majesté a remis ce discours au ministre de grâce et de justice, pendant que le président du cabinet déclarait la session ouverte, et s'est retirée avec le même cérémonial qui avait présidé à son arrivée au palais.

ALBERT BECHMANN.



MUSÉE DES TRÉATRES. — L'Opéra. — (1^{re} Série : LA DANSE). — Nouveau quadrille dansé à la suite du banquet offert à M^{lle} Tagioni, par les artistes chorégraphiques de l'Opéra. (Dessin de Morin, gravure de Linton.)

MUSÉE DES THÉÂTRES.

Le Quadrille du Prince impérial

DANSÉ PAR LES CÉLEBRITÉS CHORÉGRAPHIQUES DE L'OPÉRA.

L'Histoire des danses du grand monde est un livre... qui n'existe pas. Ce précieux ouvrage, dont le titre semble futile au premier coup d'œil, pourrait démontrer, avec le plus grand sérieux du monde, que la danse n'est qu'un chapitre de l'histoire des mœurs d'un pays. On y verrait par quelle correspondance d'idées cet art, qui n'est utile que parce qu'il est agréable, a emprunté son caractère au caractère même des grandes époques de notre histoire. Tour à tour la danse a été folâtre et grave, suivant l'état des esprits et le courant des idées. On s'est successivement passionné pour la pavana, la padouane, la canarie, la gaillarde, l'allemande; puis pour le menuet, la gavotte, la monaco, la valse, le quadrille, la polka, la mazurka, la redowa... nous en passons et des plus folles.

Cette liste incomplète commence à Marguerite de Valois, qui excellait dans la pavana, — « danse où la grâce et la majesté font une belle représentation, » a dit Brantôme, — et s'en va finir au quadrille du prince impérial, avec M^{me} Rosati, en évoquant en chemin les images charmantes de la Pécourt, de la Sallé et de la Camargo.

Ce nouveau quadrille, dont on veut faire l'événement chorégraphique de la saison, a déjà sa petite histoire qu'il est bon d'enregistrer : il a servi de dessert au dessert du banquet offert, il y a quelques jours, à M^{me} Taglioni par le corps de ballet de l'Opéra.

Et voulez-vous savoir qui figurait dans ce pas nouveau ingénieux, entraînant ?

C'était M^{me} Cerrito, la gracieuse et pathétique Fenella, la brillante Orfa. — Cerrito, engagée à l'Opéra pour danser la Fille de marbrée, ballet dont Adolphe Adam avait écrit la musique, consacra par cette création la réputation qu'elle avait déjà à Paris avant son apparition sur notre première scène lyrique, où elle a laissé les plus beaux souvenirs.

C'était M^{me} Plunkett, une autre absente dont on se rappelle toutes les grâces, toute la désinvolture charmante dans le divertissement du Prophète.

C'était encore M^{me} Rosati, un des sourires les plus épanouis qui soient passés devant la rampe de l'Opéra. — M^{me} Rosati débuta dans Josita ou les Boucaniers, elle s'y montra danseuse pleine d'emportement et de grâce romantique autant que mime expressive et touchante. Ce second côté de son talent est peut-être le secret de ses succès dans le rôle de la Fonti et dans celui de Medora du Corsaire.

Il y avait encore là M^{lle} Livry, la dernière éclosion aux feux de la Muse, la dernière venue et la bienvenue.

Ces dames avaient pour cavaliers, dans ce tournoi chorégraphique : M. Mazillier, le premier maître de ballets de l'Opéra; M. Petipa, deuxième maître de ballets; enfin MM. Beauchet et Mérante, jeunes premiers à pirouettes miraculeuses, héros bondissants et rebondissants, qui protestent encore par leur talent contre

le discrédit dans lequel le danseur est tombé auprès de maître Public.

Rien ne peut donner l'idée de cette fête chorégraphique à laquelle prenaient part les gloires d'hier et celles d'aujourd'hui... si ce n'est la photographie (pardon ! le dessin !) qu'en a fait votre collaborateur, M. Ed. Morin.

La musique du nouveau quadrille a déjà été publiée, et la théorie ci-jointe est celle qui nous a été communiquée par la Société académique des professeurs de danse de l'Opéra.

THÉORIE.

(Ce quadrille s'exécute à quatre couples seulement.)

Le couple conducteur prend le n^o 1.
Son vis-à-vis. n^o 2.
Le couple de droite. n^o 3.
Le couple de gauche. n^o 4.

Chacune des cinq figures se dit quatre fois en commençant par le couple n^o 1.

1^o La chaîne continue des dames.

Les couples 1 et 2 vont saluer le couple de droite (4 mesures). Après le salut, les cavaliers présentent la main gauche à la dame de ce couple de droite, et chacun avec les deux dames traverse vis-à-vis à la place l'un de l'autre (4 mesures). La chaîne continue au centre avec les quatre dames (le 1^{er} traversé main droite, le 1^{er} croisé main gauche, le 2^{me} traversé main droite, le 2^{me} croisé main gauche; cette chaîne se termine les dames faisant face aux cavaliers) (8 mesures). Chassé à droite et à gauche (4 mesures), tour des mains (4 mesures).

2^o La nouvelle trévis.

Le cavalier conducteur et la dame vis-à-vis avancent et font un tour des deux mains terminé au centre en face de la dame restée seule (4 mesures). Traversé à trois en laissant passer l'autre dame entre eux deux, laquelle va faire un tour de main (gauche) avec le cavalier vis-à-vis, pendant qu'eux-mêmes en font également un en face (4 mesures). En avant quatre et en arrière (4 mesures). Demi-chaîne des dames (4 mesures). Chassé-croisé huit et tour de main (droite) (4 mesures). Retour en place et tour de main (gauche), (4 mesures).

3^o La corbeille.

Le cavalier conducteur, tenant de sa main droite la main gauche de sa dame, la conduit en face de lui, au centre du quadrille, la salue et recule seul à sa place (4 mesures). Le cavalier vis-à-vis, puis celui de droite, et enfin celui de gauche, font successivement la même figure (4 mesures pour chacun de ces couples). Les dames, tournées à dos et se donnant les mains, forment la corbeille et exécutent ainsi un tour entier (à droite) (4 mesures). Après le tour terminé, les cavaliers avancent et, donnant les mains aux dames, agrandissent le rond (4 mesures). Balancé sur place à huit (4 mesures). Retour deux à deux, chaque couple à sa place (4 mesures).

4^o La double pastourelle.

En avant quatre et en arrière (4 mesures). Puis chaque couple conduit au couple de droite; le cavalier conducteur, sa dame, la dame partenaire, son cavalier, et tous deux reculent seuls à leur place (4 mesures). En avant-six et en arrière deux fois (8 mesures). La dame et le cavalier restés seuls en avant et en arrière (4 mesures). Second en

avant et salut, et chacun va retrouver. Tunc son cavalier, l'autre sa dame (4 mesures). Ronds à quatre (4 mesures). Demi-chaîne anglaise terminée, chaque couple à sa place (4 mesures).

5^o Le tourbillon.

Les dames vont successivement à chaque cavalier faire un tour de main (droite) (16 mesures). Le cavalier conducteur et la dame partenaire en avant et en arrière (4 mesures). Tour de main (droite) terminé au centre, le premier cavalier en face de sa dame et la dame en face de son cavalier (4 mesures). Tous les quatre à droite et à gauche (4 mesures). Tour de mains et retour en place (4 mesures).

Coda. — Les dames exécutent une cinquième fois le tourbillon, puis chaque cavalier, présentant la main droite à sa dame, la place au centre en face de lui; salut général.

— Ou nous nous trompons fort, ou voilà de quoi dégoûter les jambes qu'a blasées l'éternelle contredanse qui domine encore le répertoire des salons, bien que le quadrille des lanciers ait tenté de l'en chasser... à coups de pieds.

ALBERT DE LASALLE.

Courrier d'Italie.

Rome, le 3 décembre 1858.

Il semblerait vraiment qu'à dater du jour où la Russie a pris pied sur la corniche, le soleil, mécontent, fait à l'Italie la mine d'un plénipotentiaire évincé. Une tramontana glaciale, rivalisant de bruit avec les plus bruyantes volées d'une ouverture de Verdi, a chassé sur Rome toutes les neiges du mont Saint Oreste, le Soracte d'Horace

Vidus ut altis stet nive candidum
Soracte?...

Rome semble s'être alignée avec Copenhague sur le même degré de latitude. Horace avait au moins une consolation. Il ordonnait à Thaliarque de faire couler de l'amphore le falerne écumeant, en abandonnant les soucis aux dieux, *permitte divis cœtera*. Nous n'avons pas les mêmes ressources. Piqués par l'oïdium, nos petits vins ravivent la sensation du froid et font tourner l'inspiration. La pensée prend des engelures. Tant que la neige s'en tient aux sommets lointains, nos purs horizons s'en font une parure; mais la voilà tombée comme un froid linceul sur les ruines, sur les temples, sur les verdure persistantes des villas : c'est le linceul et la mort. Les temples démantelés, les aqueducs pantelants que la nature farde si bien de ses lierres et de ses roses, paraissent décrépits et recrépits sous cette couche de blanc. Il n'est pas de vandalisme comparable à celui de la neige; obstruées par elle, les grandes lignes de l'architecture classique se bossuent et se brisent. Les élégantes volutes de chapiteaux, les délicatesses infinies des bas-reliefs s'engluent d'un plâtre affreux; les statues antiques semblent greloter sous leurs excroissances de givre et de glaçons; comme saint Martin de Tours, on leur donnerait volontiers la moitié de son manteau.

Si, au moins, contre cette invasion inopinée du dé-

ricorde celle que vous avez créée et rachetée avec votre sang...

Nelson resta plus de deux heures agenouillé près du lit. Le prêtre s'était retiré. Les cierges brûlaient. Nelson se releva tout à coup. Il fallait bien que l'Anglais se montrât. Il sortit vivement et revint avec une auge pleine de plâtre. Sophie n'était pas encore froide. Nelson ôta son habit et fit ses préparatifs avec un sang-froid renversant.

De temps en temps, il s'arrêtait pour contempler sa femme. Alors, tout son corps tremblait et sa poitrine était déchirée par les sanglots. L'instant d'après, il reprenait méthodiquement son travail. J'étais seul avec lui. Pendant que la première couche se solidifiait sur le visage de la morte, il se tourna vers moi.

— Charles, me dit-il, — vous a-t-elle recommandé de garder les lettres ou de les détruire ?

— Quelles lettres ? balbutiai-je.

Il eut un sourire triste et doux.

— Puisqu'elle n'est plus, murmura-t-il, je puis bien vous dire cela, Charles; il y a longtemps que je sais tout.

Mon regard dut exprimer de l'admiration. Il reprit :

— On ne rend pas justice aux Anglais... nous avons autant de cœur que vous.

Je m'avançai vers lui les bras ouverts. Il me pressa contre sa poitrine :

— Après elle, Charles, me dit-il, — c'est vous que j'ai le mieux aimé.

Puis, se reprenant :

— Mais vous saviez pourtant que je n'ignorais rien !

— Moi ! m'écriai-je, — et qui me l'aurait appris ?

— Ce paquet que je vous ai remis le jour de votre départ, en vous priant de l'ouvrir dans la matinée de jeudi...

J'avais absolument oublié ce pli et je ne l'avais point ouvert.

— C'était le jeudi matin, — poursuivit Nelson, — que vous deviez voir M. Eberhardt...

Je saisis mon portefeuille. Ma main tomba du premier coup sur le pli cacheté. Je brisai l'enveloppe. Le pli contenait quatre bank-notes de mille livres chacune : juste le prix exigé par Eberhardt pour rendre les lettres; deux cent mille francs.

— Nul n'a droit de tuer son ennemi, prononça lentement Nelson : — Dieu seul fait justice.

— Je ne l'ai pas tué... balbutiai-je.

— Moi, acheva-t-il, — je ne le tuerais pas !

Deux gouttes de sueur roulèrent le long de ses tempes.

Il enleva le moule et mit une scrupuleuse attention à en examiner le creux.

— Je tirerai deux épreuves, Charles, fit-il en pleurant tout à coup ; — il y en aura une pour vous.

Il appela John, et tout en jetant un voile de mouseline sur le visage de sa femme :

— Portez du sherry dans ma chambre, ordonna-t-il ; — je vais travailler.

Hélène, vous savez que Nelson Manby est mort en me léguant son fils et une part considérable de sa fortune. J'ai accepté le premier de ces deux legs.

Vous savez que j'ai uni mon sort à celui d'Aimée. Reste-t-il quelque chose d'obscur pour vous dans ces pages ? Aimée m'avait écrit le billet de Londres et le

Lillet de Paris, vous avez deviné cela. Mais, pourquoi Aimée et sa mère ne s'étaient-elles point assises à la table de Nelson, le jour où j'avais partagé son repas ?

La main d'Eberhardt était là. Eberhardt avait brouillé la belle-mère et le gendre. M^{me} d'Abton devait quitter la maison le lendemain avec Aimée.

C'était Aimée qui avait chanté l'Eloge des larmes.

C'était Aimée que j'avais vue chez moi, pendant cette nuit de fièvre. M^{me} Vincent était complice.

Sophie vous l'a dit : il y avait longtemps qu'Aimée était à moi.

D'où venait cet amour?... Oh ! curieuse enfant ! Souvenez-vous qu'à l'aide de ma fautive lorgnette, j'avais surpris autrefois Aimée faisant des cocottes avec l'Ame de Madelon.

Avant de faire des cocottes, peut-être qu'Aimée avait lu ce produit unique de ma plume. Je n'ai jamais osé l'interroger. Si l'Ame de Madelon avait eu ce succès, je n'enverrais rien à nos plus triomphants poètes. — Quand vous verrez ma femme, vous tâchez de savoir cela, Hélène, et vous me le direz...

Post-scriptum. — Liban est le favori d'Aimée. Il ne lui en veut pas trop d'être ma femme, bien qu'il n'ait point fait le mariage. Il dit d'elle :

— Jamais ni gronde ni brouille avec son mari, par inégalité de caractère ou autre. Monsieur n'est pas méchant, mais madame est l'ange du ciel descendu sur la terre, vulgairement parlant, dans le foyer domestique !

PAUL FÉVAL.

FIN.

mon horéal, les Romains avaient la ressource des petits appartements et du coin de cheminée. Tant s'en faut. A part les maisons où les Anglais ont passé, les grands palais de Rome se bornent à répercuter la température et la sonorité de la tramontana. Rendons justice au progrès qui se fait; par-ci par-là on se chauffe, quitte à se faire accuser d'innovation dangereuse... Il y a encore trente ans, on se réunissait, par exemple, chez le prince Massimi, dans ces énormes salons du palais delle Colonne, où pas un mince tison n'alimentait de sa bien-faisante chaleur les plus brillantes et les plus aristocratiques des *conversazioni*; là les prince-esses romaines, assises en cercle imposant sur de hauts fauteuils aussi durs que durs, ne dédaignaient point le modeste *scaldino*, abandonné maintenant aux plébéiennes; et les hommes, drapés dans leurs manteaux, y faisaient à belle jambe, sans se découvrir le chef, conformément à l'étiquette hygiénique du pays également propice au rhume de cerveau et au mystère d'une calvitie précoce...

Les *conversazioni* romaines ont bien changé depuis... Le confort commence déjà à se faire jour dans ces immenses pièces, où la crinoline, abandonnée à tous ses instincts d'empiétements sur l'espace, atteint un volume d'une majesté toute romaine et semble porter dans ses vastes flancs la paix et la guerre que la toge, son aïeule paternelle, recelait jadis dans ses plis. C'est à tel point qu'on s'y croirait bien des fois en plein salon parisien, si, avec le frôlement de la soie, il ne passait dans l'air des accords tout entiers de ces syllabes chantantes et accentuées qui sont le propre de la langue du Tasse. Déjà, à l'heure qu'il est, les *ricevimenti* recommencent; la porte de ces palais fastueux, auxquels se lient presque toujours les noms de Bramante, de Sangallo, de Vignoli, se rouvre, et dans ces salons, où, pour vous éblouir, se rencontrent, dans un commun prestige, la beauté des femmes du Midi et celle des immortelles créations du pinceau, on voit se presser une foule élégante et choisie. L'autre soir, les crinolines romaines ont signalé l'augmentation toujours croissante de leur diamètre au premier bal de la saison, donné par le ministre de Toscane, M. le marquis Bargaglia; l'ambassade de France reprend ses mardis traditionnels; on promet deux à trois fêtes chez le prince Borghèse. Malheureusement, au-dessus de ce riant programme de divertissements et de danses plane comme l'épée de Damoclès une menace de deuil: c'est toujours la vieille légende de la danse macabre, où la Mort, tragédienne surannée faite aux coups de théâtre, prend surtout un malin plaisir au rôle de trouble-fête et aime à rompre violemment la chaîne éphémère des rondes d'ici-bas. La princesse D..., née T..., est au plus mal, et pourrait, en mourant, mettre à la diète des plaisirs l'autre moitié de la société romaine, car, pour la première, elle porte déjà les sombres livrés du deuil par suite de la mort de don Giovanni T..., neveu du fameux banquier.

Le défunt, homme d'esprit et versificateur plein d'â-propos, que sa bossie, légère infirmité qui lui était commune avec Léopardi, plaçait au premier rang des poètes de la Péninsule, (les grands poètes sont boiteux en Angleterre, en Italie ils sont bossus); le défunt, disons-nous, donnait un solennel démenti au préjugé, vieilli d'ailleurs, qui veut faire des nourrissons des Muses les forçats à vie de l'infortune et les Sisyphe de la banqueroute. Il ne pouvait se plaindre, comme le Tasse, de n'avoir pas de chandelle pour écrire ses vers; il était riche, il avait un oncle cent fois millionnaire, et ce qui vaut presque autant, une femme charmante que je croirais volontiers détachée d'un groupe antique, s'il y avait encore des Pygmalions, et qui l'avait rendu père d'un enfant comme en peignait l'Albane. Il était, en outre, membre de toutes les académies italiennes: académie des Arcades, académie des Lynx, académie Tibérine, académie des Sabins, académie des Intrépides, des Ardents, des Passionnés, des Inspirés, etc., et tenu de chômer les nombreuses fêtes de chame d'ells et d'improviser séance tenante, à la villa Torlonia, sous un massif de chênes verts et en présence d'un auditoire attentif de jolies femmes, des stances et de sonnets sur des sujets toujours anciens et jamais nouveaux, sauf à obtenir une couronne détachée des lauriers qu'il avait plantés lui-même.

Et pourtant, avec ces éléments incontestables d'un bonheur impertinent, on veut que l'âge d'or n'ait pas toujours été l'âge de notre poète: adolescent, il avait, dit-on, en prince qu'il était, aimé éperdument une simple bergère de Frascati, amour idyllique dont les stances lars lui imposèrent le sacrifice; homme fait, le double sommet du Parnasse se mit obstinément entre lui et son soleil; les académies lui firent la vie amère à force d'ovations et de couronnes: le sort de Daphné attendait, assure-t-on, jusqu'à sa chienne favorite. L'improvisation fut son vampire; il est mort d'une épopée rentrée.

L'Avent vient de fermer les théâtres que seul le carnaval rouvrira; jusque-là point d'autre musique à

Rome que celle des *pifferari*, dont les noëls criards retordent nos nerfs détendus et relâchés par trop de mélodie. L'*Argentina*, avant de clore la *stagione d'autunno*, nous a regalé l'autre jour d'un nouvel opéra, *I Promessi Sposi*, l'excellent roman de Manzoni mis en détestable libretto et en médiocre musique. Et pourtant dès le matin le *botteghino* du théâtre était assiégé d'une foule compacte et avide, et, le soir venu, les issues et les coulloirs regorgeaient d'un monde fou. Cet empressement semblait d'autant plus étrange que le maestro, jeune débutant inconnu, était Napolitain, et qu'il pleuvait à verse: or, on n'ignore pas la haine *municipale* et effrénée du peuple roi pour ses compatriotes parthénopéens, comparable seulement à l'horreur invincible qu'il éprouve pour le fiacre comme grevant ses frais de joissance. C'est que le nouvel opéra cachait le dernier chapitre d'un roman qui n'était pas celui de Manzoni, et que les *Finnés* du poète milanais n'étaient que les prête-nom de deux fiancés moins célèbres, mais tout aussi intéressants. Une passion réciproque et ardente, comme elles le sont en Italie, unissait le jeune maestro dont on représentait ce soir l'opéra à une belle Romaine; mais les parents de celle-ci faisaient dépendre l'union des deux amants du succès de la pièce... point de milieu: ou le rideau devait s'abaisser comme un voile chaste et mystérieux sur les tendres arcanes de l'alcôve nuptiale, ou il devait, en cas de *fiasco*, s'interposer comme la grille d'un cloître ou les barreaux d'un cachot entre deux cœurs mis à jamais à l'unisson en vertu d'une harmonie supérieure aux lois de la musique. Cette alternative ne vous ramène-t-elle pas au moyen âge et aux épreuves auxquelles des tuteurs jaloux soumettaient de jeunes et preux paladins? Elle fait, à coup sûr, le plus grand honneur au talent inventif des Italiens, que, par parenthèses, on disait totalement épuisé. — C'est la question qu'on s'adressait et la réflexion qui venait naturellement à tous ceux qu'un billet pris à temps introduisait, bien qu'avec peine, dans la salle de spectacle, où cent loggions curieux assiégeaient déjà de leur cristal interrogateur une loge aux troisièmes. Cette loge, pourtant, n'avait rien de remarquable, si ce n'est que dans la pénombre des rideaux rouges on voyait s'y dessiner les traits réguliers et pâlis d'une jeune fille de dix-huit ans, dont la respiration précipitée et le regard traversé d'éclairs fiévreux exprimaient, comme savent le faire les physiognomies italiennes, une mortelle anxiété...

Le public romain, avec cette intelligence de la pantomime qui le caractérise, avait merveilleusement compris la plainte silencieuse de la jeune fiancée du maestro, et, avec un tact qui lui fait honneur, il salua d'un tonnerre de braves les premiers passages de l'ouverture. Acclamations, appels réitérés, pluie de fleurs et de sonnets qui, en Italie, fait le beau temps des artistes, rien ne manqua ensuite au succès de fureur d'un opéra qu'on ne songea qu'à applaudir sans s'enquérir de sa valeur... Un accord tacite et chaleureux régnait parmi ce public romain, juge si sévère et souvent même si impitoyable des œuvres d'art, mais dont les sympathies sont d'avance acquises à toute œuvre d'amour... Et vous eussiez vu, à la tombée du rideau, la brune et intéressante fiancée, vraie *prima donna* de l'opéra, se pencher rayonnante d'un bonheur frais éclos, et remercier les nombreux auteurs de sa félicité par un sourire plein de larmes, dont tous comprirent la muette éloquence....

Et, maintenant, laissez-nous, encore, par un détour de quelques lignes, vous conduire des bords du Tibre à ceux de l'Arno pour vous y faire assister à une scène récente, dont nous vous garantirions la parfaite authenticité, si Florence tout entière, qui en parle en ce moment, n'était là pour vous l'attester. Mme D..., une comtesse polonaise (dans les histoires où le merveilleux est au fond, on est presque toujours sûr de trouver une Polonaise au fond du merveilleux), vient demander au climat d'Italie le rétablissement de sa fille, frêle perce-neige que les rigueurs de son climat étioilent et qui, pour vivre, a besoin de s'épanouir dans la ville des fleurs. Cependant, la jeune personne, sur le chemin de la santé qu'elle est venue chercher, rencontre ce qu'on est toujours bien aise de trouver... un époux digne d'elle, et bientôt un lien indissoluble l'unit à un jeune Toscan, neveu du président du conseil des ministres. Mais la Mort, qui n'était pas du nombre des conviés, vient tout à coup, comme un créancier insolent, présenter à la pâle mariée le mémoire de la dette commune et l'arrête au seuil de la chambre nuptiale. Les invités du lendemain arrivent à temps pour voir, au lieu des bougies du bal que la Mort a soufflées, s'allumer les cierges d'une chapelle ardente. Le désespoir de la mère ne peut se décrire; elle est folle de douleur, elle refuse obstinément toute nourriture et est en proie à un violent délire. Mais bientôt la fièvre s'apaise; au cauchemar de l'insomnie succède un soir un assoupissement plus paisible. Dans cet état de prostration générale qu'on peut quelquefois qualifier également de

veille et de sommeil, Mme D... a une vision: à la lueur d'une veilleuse, elle voit passer une forme, une ombre vague... mais son cœur de mère lui a dit que c'est sa fille; elle se dresse sur son séant, elle écoute, et entend une faible voix — la voix d'une ombre — qui exprime une compassion tendre et filiale pour ses regrets déchirants, qui la plaint de ce qu'un trousseau aussi dispendieux n'a servi qu'à parer un cadavre, qui ajoute, enfin, que, même dans le séjour des réalités impalpables, elle ne veut point rester ingrate.... Alors la main du fantôme se lève, comme pour désigner quelque chose, et l'inconsolable mère, en suivant ce geste des yeux, voit se dessiner clairement sur le fond assombri de l'appartement cinq grands numéros, tels qu'on en affiche, au tirage de la loterie toscane, sur la devanture des *botteghini*...

Le lendemain, Mme D..., avec la foi quelque peu superstitieuse qui caractérise les femmes du Nord, s'empressait de faire enregistrer le quine mystérieux en jouant gros jeu, et deux jours après la capitale des Médicis ne parlait que de l'étrangère qui, par un hasard inouï et presque sans exemple, venait de gagner cinquante mille *francesconi* de Toscane!...

AVIS AUX DÉFUNTS ET AUX DÉFUNTES QUE NOUS OBLIGEÂMES, ET QUI CHERCHENT PEUT-ÊTRE LE MOYEN DE NOUS TÉMOIGNER LEUR RECONNAISSANCE POSTHUME...

LÉONCE ANNIBALDI.

Bal de charité du 8^e arrondissement de Paris.

Samedi dernier a eu lieu, dans la salle de l'Opéra, le bal annuel du 8^e arrondissement. De longues lignes d'équipages piaffaient dès neuf heures du soir dans la rue Lepelletier, et venaient déposer successivement leur flot de soie et de velours, de gaze et de dentelles sous la vaste marquise de notre grand théâtre impérial.

Un froid serene favorisait la descente des équipages; mais, comme l'a dit un de nos spirituels chroniqueurs, si les brises de Russie frémissaient aux portes, toutes les fleurs de l'Apulie embaumaient l'intérieur du corridor à la salle de bal. Et que parlons nous des fleurs de l'Apulie? C'étaient toutes les splendeurs florales des tropiques qui charmaient à la fois l'odorat et les regards.

Rien n'avait été négligé pour donner tout l'éclat possible à cette fête, et l'une de ses magnificences était, avec la profusion des lumières, celle des plantes les plus rares et des fleurs les plus précieuses. Partout elles s'harmoniaient en massifs, s'épanchaient en guirlandes, s'étendaient en rideaux, se groupaient en gerbes ou s'épanouissaient en corbeilles. Ce fut au milieu de ce vaste encadrement de verdure et de fleurs, dont l'architecture de la ville avait encore relevé le frais éclat par une décoration d'une richesse et d'un goût parfaits, que se réunit une des sociétés les plus nombreuses et les plus brillantes que verra la saison.

Paris est bien la ville de la charité. Quel chercheur patient formera une statistique exacte de ses associations philanthropiques, de ses fondations de bienfaisance, de ses œuvres de secours? Bien des écrivains l'ont entrepris, plusieurs dans les circonstances et dans les conditions les plus favorables, M. le vicomte de Melun, entre autres, et pourtant il n'en est aucun qui ne déclare que malgré ses recherches, malgré son zèle, son travail est resté incomplet.

Le bal de samedi restera une nouvelle preuve de ce que peut la charité sur les susceptibilités les plus délicatement ombrageuses.

Les portes étaient ouvertes à tous, on le sait, la bourse de la charité était ouverte à toutes les pièces d'or, à celles déposées par la main ingénue comme à celles apportées par ces be utés d'un éclat plus problématique. Et cependant presque tout ce que Paris renferme de plus distingué s'était rendu à cette fête, depuis ces fleurs que l'armorial voit eclore sur les sommets héraldiques jusqu'à celles dont le commerce et l'industrie couvrent de leur sol fécond.

Or, savez-vous quel puissant effort avait dû être accompli par tant de jeunes femmes qui évitent avec tant de soin toutes ces réunions dansantes où le prix d'entrée est le seul contrôle des admissions?

Elles y étaient cependant venues, candides bourgeoises ou fières patriciennes, et non-seulement elles y étaient venues, mais elles y payaient vaillamment de leurs personnes, trônant dans les loges, circulant à travers les groupes, figurant dans les quadrilles, les valse ou les polkas. Que de nobles baronnes, comtesses ou marquises que l'on croyait encore dans leurs châteaux de la Beauce ou de la Bretagne, y ont trahi par leur présence l'incognito de leur retour; que de riches financières que l'on croyait attendées dans les brillantes villas de la Marne ou de la Seine, y ont éclaté de tous les feux de leurs diamants. C'est qu'elles s'étaient dit que la charité épure tous les contacts, qu'il fallait que ce bal annuel fût une institution féconde, et que le moyen de lui assurer cette féconde perpétuité, c'était de lui donner un prestige qui en fit un centre exceptionnel: le pôle de toutes les attractions.

Ce problème, elles l'ont réalisé. Cette fête a été et sera une des fêtes les plus productives de l'hiver parisien, et par suite une des plus riches dotations de la misère. Charité! voilà de tes miracles.

LÉO DE BERNARD.

LA SONNETTE.



LA DISCRÉTION.

La sonnette.

Drelin, din! din!... On sonne à ma porte. — Qui est-ce?... Un ami, un ennemi, un fâcheux. — Que m'arrive-t-il?... une affaire, un bonheur, un malheur? Depuis vingt ans, je n'entends pas ma sonnette sans tressaillir de crainte ou d'espoir.

Suis-je au repos, j'ai le temps de feuilleter ma mémoire et d'y trouver vingt noms, ceux-ci charmants, ceux-là désagréables : — Si c'était un tel, que j'attends, ou une lettre que je n'ose attendre, celle-ci, celui-là, ou encore?... — Généralement, c'est un autre. Le personnage qui entre est-il inconnu, j'espère ou je redoute tout de sa part. Il est l'imprévu, tout comme ma sonnette. — Qu'il s'explique, nous verrons bien dans quelle catégorie il se rangera.

Suis-je au travail, ma plume ou mon ouvrage s'arrêtent, mes idées s'éparpillent et s'envolent comme une troupe d'oiseaux parmi lesquels tombe un caillou; la rime s'enfuit la première et trop souvent la raison avec elle.

Dans je ne sais lequel de mes romans, un coup de sonnette fut cause qu'un héros, tombé à la mer et destiné peut-être au sort le plus doux, y fut oublié si longtemps qu'il s'y noya. — Vous me direz que j'étais libre de ne point ouvrir ma porte. — Ah! je le vois bien, vous êtes abîmé dans le luxe, ainsi que la ville de Landerneau avant les prédications de saint Houardon; que vous importe à vous qu'un éditeur ou un impresario impatient descende devant votre demeure d'un cabriolet de remise, avec un projet colossal qu'il remportera pour toujours si la porte demeure close. N'est-ce donc point assez de risquer, chaque jour, d'être réellement absent quand la Fortune tirera votre cordon



LA PROVOCATION.

de sonnette, et faut-il, de propos délibéré, la laisser sur l'escalier où elle ne restera guère? — Non, non, ouvrons au plus vite. Tout le monde, comme feu Bé-ranger, n'est pas assez sûr de sa brune, pour refuser l'entrée à cette inconstante blonde.

— Mais ce n'est point elle, ce n'est pas même une visite, c'est une corvée, un ennui, une mauvaise nouvelle, tout de noir habillée... Ah! ma sonnette, à qui m'avez-vous fait ouvrir?

— A votre meilleur*ami dont vous partagerez les peines, ingrat!... Avez-vous donc oublié ce jour, où, le cœur gros, vous couriez chez lui pour recevoir secours et consolations; que seriez-vous devenu, s'il n'avait pas voulu entendre sa sonnette?

Pour chaque profession le coup de sonnette a une valeur distincte, et vous trouverez naturel que j'aie commencé par la nôtre. Que de vers et de prose, de croquis, de mélodies et de couplets furent étranglés net par le cordon de la sonnette.

Un coup de sonnette pour le médecin est un malade, pour l'avocat un litige, pour le photographe un portrait, pour le dentiste une mâchoire.

J'ai connu un estimable directeur du port militaire de *** , pour qui c'était toujours l'incendie de l'arsenal. Chaque coup de sonnette le faisait bondir : — « Encore!



L'ANTICHAMBRE.

s'écriait-il, ces ouvriers imprudents... ces maudits fumeurs... ces affreux forçats!... » Il n'avait pas fini de tonner qu'un malencontreux commis voyageur lui proposait des vins de dessert. Je laisse à deviner comment il le recevait. — « Avoir sonné chez lui hors de ses heures de service! mille tonnerres à la voile!... » Les amis et connaissances du directeur avaient pris l'habitude de tambouriner sur sa porte jusqu'à ce que la servante leur ouvrit. Mais tant d'autres sonnaient, que, pour être délivré des coups de sonnette, ses cauchemars, il a pris sa retraite. Qu'on carillonne maintenant, il sourit. — A-t-il tort, a-t-il raison? Est-il à l'abri de nouvelles non moins désastreuses que celle du feu dans le port? — Hélas! je n'en crois rien.

Vous étiez paisiblement assise au coin de votre cheminée, madame, quand un coup de sonnette sinistre introduisit chez vous le deuil et son cortège de douleurs. Fatale soirée suivie d'une nuit trop cruelle!...

A la vérité, un autre soir, vous vous en souviendrez toujours, on sonna brusquement, j'entrai et je vous dis : — Ne pleurez plus!

— Moi!... il n'est donc pas mort?... La nouvelle était fausse.

— Oui, madame, horriblement fausse, j'en suis sûr et j'accours!

La voix vous manqua, je dus vous offrir un siège, des larmes de joie et de reconnaissance baignaient vos yeux.

— Mais alors, dites-vous enfin, il va revenir!... il revient!... Il est là?

— Pas encore! Seulement, il peut arriver d'un instant à l'autre.



L'IMPORTUNITÉ.

Avec quelle anxiété vous attendîtes ensuite le coup de sonnette du retour.

Il est de prétendus progrès qui gâtent tout. On remplace aujourd'hui la sonnette par un timbre. Et le porteur d'eau sonne exactement comme votre fiancé, un importun comme un ami, un huissier comme une femme charmante. Mais la sonnette avait tout un langage à elle et le timbre ne rend qu'un son sans signification aucune; — autant vaudrait un coucou.

Une oreille intelligente ne saurait se tromper à certains coups de sonnette, tels que le petit coup timide du solliciteur, le coup menaçant des témoins qui apportent une provocation de duel, le coup de sonnette du maître, celui de l'ami, celui de la voisine qui n'arrivait qu'à la nuit tombée, discret, léger comme une confidence, — celui du débiteur qui vient demander grâce, celui du débiteur qui vient s'acquitter, l'un tremblotant, l'autre franc comme un éclat de rire, — et le coup de sonnette du créancier malintentionné, sans parler de celui de votre ennemi intime si content d'avoir à vous annoncer trois ou quatre mauvaises nouvelles. Mylord sonne à tout rompre, son coup de sonnette est orgueilleux comme sa vieille Angleterre; mais la femme de chambre de mylady a le talent de faire retentir votre sonnette avec une gaieté folle. — Et le timbre prétend se substituer à la sonnette! Le timbre, l'éternel et monotone timbre, est un brutal niveleur, un Tarquin ou plutôt un digne compère de l'écriture américaine qui enlève aux adresses des lettres toute leur piquante saveur et vous oblige à rompre



L'AMITIÉ BRUSQUE.

REVUE DU MOIS. — Dessin de MARCELIN.



ENFIN LE SALON DE MADAME X... EST OUVERT.

— M. et Mme de Trois-Étoiles!... M. le vicomte A... de B... C... D...!... Mme la mar-
quise Y... de Z...!



PROPOS DE CHASSEURS.

— Moi, je ne saurais souffrir le moindre faux pli à mes culottes de chasse; je
n'ai encore trouvé que Humann qui ait pu me comprendre; je suis si sensible!...
des jambes.



Opéra. — LA SYLPHIDE
(Débuts de M^{lle} Emma Livry.)

— Maman, l'Écossais qui danse avec des mous-
chettes, est-ce un homme?
(Entendu lundi dernier.)



Italiens. — IL TROVATORE

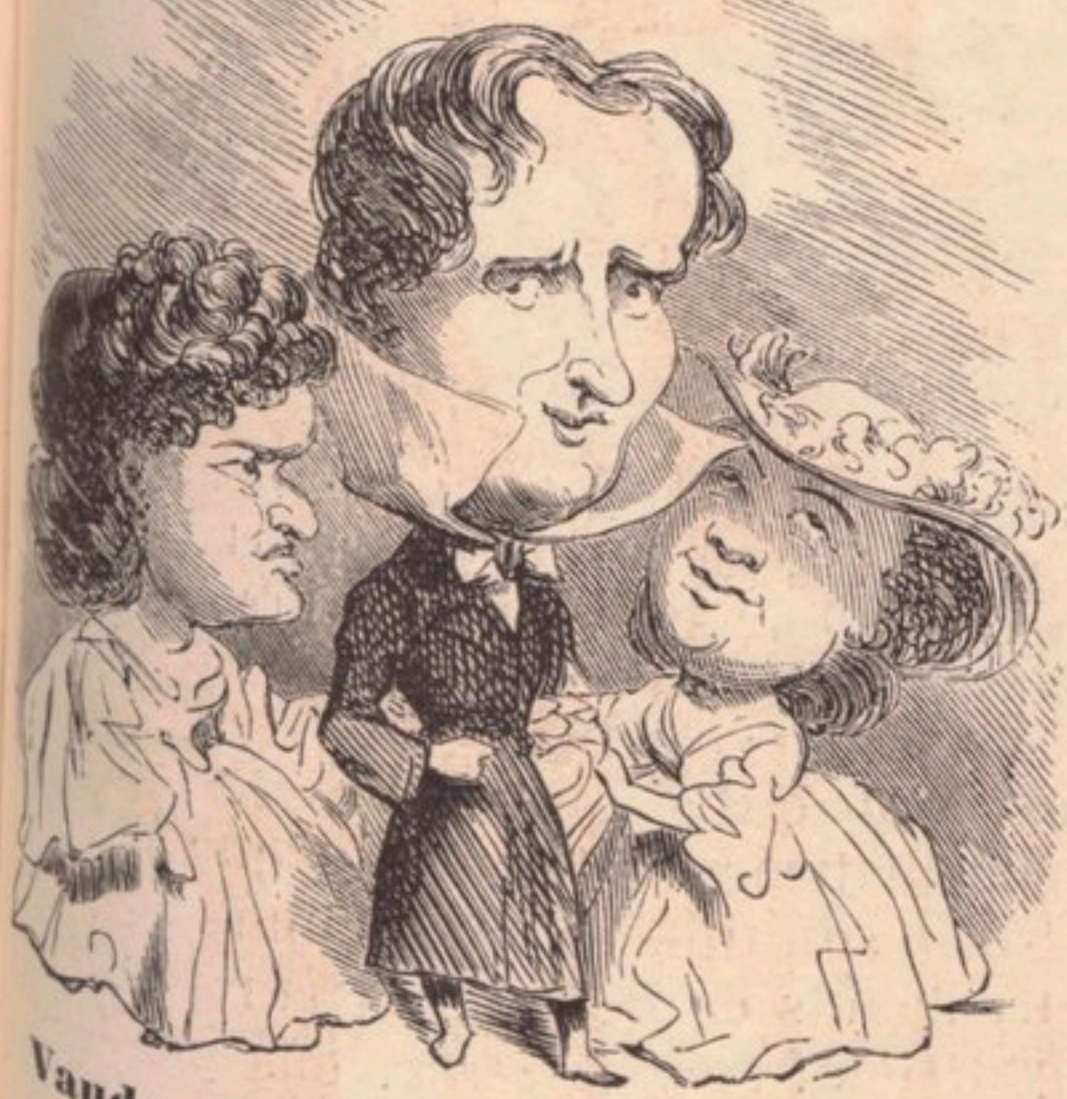
(Rentrée de MM^{mes} Alboni et Frezzolini, de MM. Mario et Graziani.)

L'ouverture du *Trovatore*, un chef-d'œuvre! Le modèle du genre! Courte et bonne
trois mesures.



DEVANT LA NOUVELLE ENTRÉE DES TUILERIES.

Le lion de Barye et le factionnaire, deux braves
à poils qui se font assez bien pendant.



Vaudeville. — LE FAUX-COL D'UN JEUNE
HOMME PAUVRE.

Que de talent il faut à Lafontaine pour se faire
redonner ses faux-cols!



A PROPOS DES DINERS DU FIGARO.

— Décidément je n'irai pas, c'est trop absurde.
Il faut dire un bon mot pour avoir de chaque plat.
— Et tu as peur d'y mourir de faim?

immédiatement le cachet pour recourir tout droit à la signature. Fi donc ! usurpateur !...

Ah ! lorsqu'après trois ans de campagne, j'arrivais au logis, j'ébranlais si fort la sonnette que le S. S. V. P. écrit sur la porte devait se traduire : *Sonnez Si Vous Pouvez*, jusqu'à ce que le serrurier voisin en eût posé une autre.

Une fois, le cordon me resta dans la main ; la sonnette fut sauvée, mais non la porte... Comme je la frappai !...

O vieille sonnette de la demeure paternelle, quel son charmant tu avais ! — Qu'on se moque de mon style ponceif, tant pis pour qui s'en moquera ! je dis, parce que je veux le dire, que tu vibrais dans mon cœur.

Ils accourent : « C'est lui ! c'est lui ! » Ils avaient reconnu leur fils à son coup de sonnette.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la maîtresse sonnette, celle de l'appartement, celle qui, dans toutes les familles et bien ailleurs, est tour à tour grelot de vaudeville et tocsin de drame, — celle qui fait mettre un couvert de plus et déboucher gaiement le meilleur flacon pour l'ami qui s'invite impromptu à la fortune du pot, — celle qui fait pâlir madame quand elle a le tort de croire son mari trop loin, — celle qui ajoute à la joie commune, — celle qui interrompt une conversation..., etc., etc. Mais il y a cent autres sonnettes qui jouent aussi un grand rôle en ce monde.

Vos laquais, chère baronne, maudissent ce joli petit bijou sonore, silencieux maintenant sur votre guéridon, car, dans un instant peut-être, il les arrachera au farniente de l'office. — La sonnette de la maîtresse de maison est l'ennemie née de messieurs les domestiques.

La sonnette de la boutique, c'est la fortune en gros sous ; la sonnette parlementaire, le paratonnerre des orages politiques. — La sonnette académique, la sonnette d'administration, la sonnette de toutes assemblées financières, littéraires et autres, sont le silence, s'il se peut. — Et la sonnette de la sage femme, que de mystères elle recèle !... — Oublierai-je la sonnette du concierge ?... Celle-ci en a bien d'autres mystères, mais il faut se borner, et je n'en finirais pas, s'il me fallait parler de toutes les sonnettes qui tintent à mes oreilles, et les citer une à une, sans oublier celle du marchand d'encre, dont je serais obligé de guetter le son avec trop de soin, si je m'avisais de vouloir traiter à fond l'interminable chapitre des sonnettes.

Voyez ce que Rabelais dit de l'île Sonnante, et n'oubliez pas Valmont de Bomare à l'article du serpent à sonnettes, dont le ciel vous préserve. — Ainsi soit-il !

G. DE LA LANDELLE.

COURRIER DU PALAIS.

Il existe dans la langue un certain nombre de mots magiques qui, lorsqu'on les prononce, semblent mettre en branle toutes les clochettes de l'imagination. Le mot trésor est de ceux-là. Mystère, richesse, infini, il y a de tout cela dans « trésor. » Trésor, ce n'est pas 1,000 francs, 100,000 francs, un million : c'est plus, c'est autre chose. Pour l'avare, ce sont des tonnes remplies de monnaies d'or au plus haut titre, de louis et de napoléons, de souverains, de pistoles, de doubloons, de sequins ; — pour l'homme de bourse et d'affaires, des coffres-forts bourrés jusqu'à la gueule de papiers à vignettes ; — pour la coquette, des milliers d'écrans béants d'où jaillissent des colliers, des bracelets, des bagues, tout ce qui se peut rêver de bijoux et d'ornements féminins ; — pour d'autres, enfin, pour les poètes échevelés et besogneux, se sont des pierres, des perles de toutes formes, de toutes couleurs, ruisselant pêle-mêle dans des baignoires de porphyre, où ils puissent plonger leurs bras et remuer des millions d'étincelles. — Et que me voilà loin du Code, pour qui le trésor est « toute chose enfouie ou cachée, sur laquelle personne ne peut justifier sa propriété, et qui est découverte par le pur effet du hasard ! »

Or, il y a un an, le bruit courut chez les commères du quartier Maubert qu'un trésor avait été découvert dans une vieille maison de la rue des Carmes. — Et c'était, ma foi, vrai.

Cette maison avait appartenu au collège ecclésiastique de Laon, qui lui-même était une dépendance du grand couvent des Carmes. Dans ces derniers temps, la ville en était devenue propriétaire et en louait une partie à une institutrice, M^{lle} Macquard.

Un jour, M^{lle} Macquard fait venir chez elle M. Magne, fumiste, et lui demande d'y établir un calorifère. Il fallait pour cela démolir un placard. M. Magne va chercher deux ouvriers, et l'on se met à l'œuvre : les planches volent sous le marteau. Tout d'un coup les ou-

vriers s'arrêtent : ils croient avoir aperçu quelque chose au fond du placard. Serait-ce de l'argent ? Ils sont sur le point de s'en assurer, lorsque leur maître les appelle et les renvoie au magasin. C'est lui alors qui reprend leur besogne, avec l'aide, cette fois, de M^{lle} Macquard elle-même ; tous deux s'empressent de desceller la dernière tablette, — et à leur vue charmée apparaissent huit sacs dont la tournure et le poids trahissent le contenu de la façon la moins équivoque.

Par les soins de M^{lle} Macquard, les huit sacs sont enlevés immédiatement et déposés dans la caisse de la Ville.

L'événement transpira : je n'ai pas besoin de vous dire la sensation profonde qu'il produisit dans le quartier Maubert. Les salons de la rue Mouffetard s'en émurent. Les têtes s'enflammèrent. Chacun se demanda s'il n'avait pas un trésor dans son mur, et ce fut, pendant quelques semaines, une fièvre de ramonnages.

Quant au trésor découvert, les hypothèses les plus saugrenues, les chiffres les plus fantastiques, furent mis en avant. Enfin un article inséré au *Moniteur* vint jeter une douche d'eau froide sur toutes ces effervescences. Le journal officiel annonçait que la somme contenue dans les huit sacs ne s'élevait pas à plus de 10,800 fr. — Un trésor de 10,800 fr., n'est-ce pas misérable ?

Si ce fut l'avis de la foule, ce ne fut pas celui des intéressés. Six prétendants surgirent à la propriété des 10,800 fr.

La ville, propriétaire de la maison, M^{lle} Macquard, M. Magne, les deux ouvriers fumistes, en voici d'abord quatre de compte fait.

Ce n'est pas tout : deux des sacs portaient une étiquette indiquant qu'ils appartenaient à Mgr Hachette des Portes, évêque de Glandèves ; sur quatre des six autres, figurait le nom de l'abbé Duclos, vicaire de Saint-Jacques du Haut-Pas. Ces six derniers sacs, qui contenaient 8,400 fr., paraissaient former entre eux une série complète.

Qu'étaient devenus Mgr de Glandèves et l'abbé Duclos ? Ce dernier était mort pendant la révolution et sa succession avait été dévolue à l'Etat pour cause de déshérence. Mgr de Glandèves avait émigré en 1790 et était mort à Bologne sept ans après à l'âge de quarante-cinq ans. Mais il avait laissé des héritiers : de telle sorte que le nombre des candidats au trésor se trouvait augmenté de deux : les héritiers Hachette des Portes et le Domaine, comme représentant l'abbé Duclos.

Or, voici que l'intervention de deux personnages nouveaux vient compliquer, ou si vous aimez mieux, simplifier les choses. Ces deux personnages sont — la dame de cœur et la dame de carreau.

Il y a longtemps que la dame de pique a fait avantageusement ses débuts dans le monde fantastique : ces deux-ci sont plus modestes : elles se contentent, comme dans la circonstance, de dénouer les procès : je m'explique.

Les deux cartes en question étaient tombées, au moment où l'on démolissait le placard, d'une tablette supérieure. On les avait d'abord mises au rebut : plus tard, on s'avisait de les examiner et l'on trouva au dos de chacune d'elles des indications précieuses ; car elles ont, aux yeux du tribunal, dissipé tous les doutes qui existaient sur la propriété du Trésor. Il a paru démontré que l'abbé Duclos n'était que le prête-nom de l'évêque. La somme contenue dans les sacs a donc été attribuée aux héritiers Hachette, sauf une somme de 2,400 francs qui a été reconnue la propriété de l'ancien collège de Laon et dévolue par suite au domaine, — le successeur naturel à tous les biens de main-morte.

Ah ! si l'Etat se laissait faire, s'il ne défendait pas énergiquement sa propriété — la propriété de tous — à quel pillage ne serait-il pas livré ! On le fraude à la douane, on le vole dans les forêts, on le dévalise dans les bibliothèques publiques. A qui n'est-il pas arrivé, bouquinant sur les quais, d'y trouver un volume marqué du timbre d'un de nos grands dépôts ? Et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il est de fort honnêtes gens qui se montrent volontiers coulants sur ces sortes de larcins. Les enfants distinguent entre *voler* et *chipper*. Ceux-là appellent le vol de livres et d'autographes — de la bibliomanie. Dans je ne sais quel vaudeville, un jeune homme est interpellé vivement par un épicier dont il a enlevé la fille. — Je l'aime tant ! répond le séducteur. — La belle raison ! reprend l'épicier père, ceux qui enlèvent les montres et les pains de sucre, c'est qu'ils les aiment aussi !

M. Chavin de Malan aimait les livres : il était bibliophile, bibliomane ; il a été, dit-on, attaché autrefois à la bibliothèque du palais de Luxembourg. Ce n'était pas le premier venu : docteur en théologie, associé correspondant de l'Académie de Besançon, professeur d'histoire au collège de Juilly, il vivait sur le pied de

l'amitié avec des personnages considérables du haut clergé. Il s'était marié très-jeune, et devenu veuf, il était entré dans les ordres. Il avait la plume facile et il a publié de nombreux ouvrages — entre autres : *La Croix de douleur*, *l'Histoire de la vie du bienheureux saint Souzo*, celles de *dom Mabillon* et de *la conjuration de Saint-Maur*, celles de *saint François d'Assises* et de *sainte Catherine de Sienna*, une *Bibliographie ecclésiastique*, etc...

Il avait pris en affection particulière la bibliothèque Sainte-Geneviève et la Bibliothèque impériale. Il y venait composer ses ouvrages. On remarqua qu'il s'isolait des autres travailleurs au moyen d'un rempart de livres et de cartons. Son échafaudage parut suspect et on le démolit. Mais c'était un si brave homme, si simple, si studieux ! il eut bientôt conquis la confiance du conservateur de Sainte-Geneviève, le digne M. Robert, qui s'habitua peu à peu à le considérer comme de la maison et le laissa cueillir et fourrager à son gré dans les armoires.

Le bon abbé ne se gêna plus : il emporta chez lui les ouvrages qui étaient à sa convenance ; mais comme il lui en fallait beaucoup, il prit le parti de faire venir un commissionnaire avec des crochets, — et l'on put voir des charges de livres émigrer, à dos d'homme, de leur ancien domicile à celui de M. Chavin de Malan.

On ne dit pas si les courses de l'Auvergnat étaient payées par l'abbé ou par le Conservateur.

A la Bibliothèque impériale, c'était principalement dans les manuscrits que travaillait notre bibliophile. On avait mis à sa disposition, pour son histoire de *dom Mabillon*, les manuscrits provenant de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. C'est ainsi que cinq cent quarante-trois de ces anciennes pièces historiques avaient été extraites — de leurs casiers — par l'auteur de *dom Mabillon*.

M. Chavin de Malan se retira en Franche-Comté dans les dernières années de sa vie, et il mourut en 1856, vicaire de la paroisse de Dôle.

Il avait toujours oublié de rendre aux bibliothèques de Paris les livres et les manuscrits qu'il leur avait empruntés, en sorte qu'ils se trouvèrent compris tout naturellement dans les valeurs mobilières qui furent mises en vente après sa mort.

Ce fut un libraire de Paris, M. Demichéris, qui, moyennant 30,000 fr., — un prix relativement infime, — traita à forfait de la bibliothèque et du cabinet d'estampes et d'autographes. Puis il vendit en détail ce qu'il avait acheté en bloc : il céda ainsi à M. Firmin Didot pour 3,600 fr. un *Homère* imprimé à Venise, chez Alde, en 1504, et à M. Solar les *Concilia Romanorum* à des prix également respectables. Le *Breviarium Romanum* avait appartenu à saint Charles Borromée ; il est imprimé sur vélin, V. A. V. (*Velinum Agni qui Vivit*), et passe pour un bijou bibliographique.

Vous voyez d'ici ce qui est arrivé. Au bruit des ventes faites par M. Demichéris, les oreilles des bibliothécaires se sont dressées, leurs yeux — trop longtemps fermés — se sont ouverts, et ils se sont mis à rechercher avec ardeur entre les mains des acquéreurs de Demichéris les livres et les manuscrits soustraits à l'Etat. C'est ainsi que MM. Firmin Didot et Solar se sont vus sommés de restituer les ouvrages que j'ai nommés. Ils résistent, et voilà un procès qui commence.

En voilà un autre qui finit. Les allopathes triomphent : la partie infinitésimale est battue par la saignée, le globe homœopathique par l'instrument ; et à M. Argan, si odieux à M. Pourceaugnac, comme semblait entendre, au sortir de l'audience, comme des sarabandes de médecins, des trémoussements d'apothicaires et des ballets de matassins.

PETIT-JEAN.



PALAIS-ROYAL : *Le Calife de la rue Saint-Bon*, scènes de la vie turque, mêlées de couplets, par MM. Marc-Michel et Labiche. — VARIÉTÉS : Reprise de *Deux Anges gardiens* et de *Monsieur et Madame Galochard*. — M. Bignon.

Écoutez bien, vous qui aimez les analyses, et vous allez savoir immédiatement ce que c'est que le *Calife de la rue Saint-Bon*, substitué en quinze jours au *Grand de café*, pour les débuts de M. Pradeau sur le théâtre du Palais Royal. Peut-être ne serez-vous pas fâchés d'abord de connaître la rue Saint-Bon, dont il a été médiocrement question jusqu'à ce jour dans les productions dramatiques. La rue Saint-Bon est ou était une rue, modeste jusqu'à l'obscurité, qui se trouve ou

qui se trouvait à la hauteur de l'Hôtel de Ville. Nous croyons que le tracé de la rue de Rivoli l'a supprimée, mutilée ou transformée. Quoi qu'il en soit, elle n'a pu que gagner à l'une de ces trois révolutions. Nous l'avons connue; elle faisait pendant à la rue Jean-Pain-Mollet et à la rue Brise-Miche; c'est dire qu'à l'occasion on ne se privait pas de la prendre comme but de ces railleries d'arrondissement à arrondissement qui sont indestructibles. En premier lieu, l'authenticité de son saint était légèrement contestée par les continuateurs de l'historien Godescard. Qui est-ce qui connaissait Saint-Bon? A quel événement important se rattachait Saint-Bon?

Deux vaudevillistes, en quête d'une revanche, viennent d'essayer de doter la rue Saint-Bon d'une illustration pareille à celle de la rue de la Lune. Nous n'avancerons pas qu'ils y ont complètement réussi, mais du moins leur bonne volonté est manifeste. Ils ont imaginé un parfumeur du quartier Saint-Martin, tourmenté par le noble désir de se faire un nom dans l'art des César Birotteau et des Demarson-Petit, quitte un beau jour le trottoir natal pour s'en aller chercher à Constantinople des parfums nouveaux, des essences inconnues, des sachets impossibles. A peine a-t-il mis le pied sur le rivage turc, que la folie amoureuse s'empare de lui et que, guidé par le souvenir de ses lectures, il s'en va au marché des esclaves, comme le premier pacha venu ou comme Gérard de Nerval à la poursuite d'un roman vivant. Il en revient avec une Géorgienne du coût de deux mille francs, qu'il se hâte d'embarquer sur un bâtiment faisant voile pour Marseille, en lui persuadant qu'ils cinglent vers Tunis.

C'est à ce moment que la pièce commence. Ce qui précède se raconte, une fois le rideau levé.

Tunis, pour le parfumeur égrillard, c'est la rue Saint-Bon, où il a fait louer une mansarde par son caissier, un grivois de son espèce. Afin de rendre son stratagème plus vraisemblable aux yeux de la Géorgienne, Moutonnet revêt des habits mahométans, tels qu'on n'en rencontre plus que dans les greniers de l'Odéon ou dans les solennités foraines, présidées par l'ombre de Rosambeau. Un turban qui, à toute époque, aurait déterminé des lézardes d'habileté dans les murailles d'un sérail, envahit une notable portion de son front et même de ses yeux. Ce turban vaut à lui seul un poème; il est l'étonnement continu et l'esprit sans trêve de la pièce. Le reste du costume se compose d'un morceau de cachemires qui font rêver d'un Thibet fantastique; les dentelles ont l'air d'avoir été usées par Orosmane d'abord et par Jocrisse ensuite; il y a des lueurs de fer-blanc dans les poignards de sa ceinture et des tons de pains à cacheter dans les pierres précieuses de ses pantoufles. Nous renonçons à dire l'attitude et le geste de cet Ottoman pour lequel la Courtille n'aurait, un mercredi des Cendres au matin, ni assez de brocards ni trop de poignées de farine.

Dans le *Calife de la rue Saint-Bon*, le parfumeur s'appelle Ben-Sidi-Moutonnet, et son caissier Alphonse-Omar.

Cependant, Moutonnet est bien convaincu qu'il réalise l'idéal d'un calife, et son langage est absolument semblable à son plumage: il traite son esclave de *perle du firmament*, et son caissier de *bostangi*, voire d'*icqim*. Pourquoi faut-il qu'un si beau rêve soit malencontreusement interrompu par l'arrivée de M^{me} Moutonnet, femme sans poésie et sans mousseline, qui, découvrant par hasard le harem clandestin de la rue Saint-Bon, arrache le narghilé aux lèvres de son mari et lui dénonce sa Géorgienne comme une comédienne en rupture d'engagement avec le directeur d'une troupe du Bosphore? Triste revers des *Orientales* et des *pantoufles* du dix-neuvième siècle!

Que voulez-vous? Il fallait une pièce pour les débuts de M. Pradeau, une pièce dont le succès fût certain cette fois. Les auteurs du *Grain de café* (M. Pradeau n'en a pas voulu d'autres) ont eu recours à un moyen infailible: ils ont cherché le vaudeville qui avait réussi le plus souvent sous diverses transformations, et après avoir trouvé que c'était le vaudeville à turban, ils ont amalgamé avec adresse l'*Ours* et le *Pacha*, *Dromadar* et *Panadier*, *Ba-ta-clan*, — *Ba-ta-clan* surtout, qui avait commencé la réputation de M. Pradeau aux Bouffes-Parisiens. Ils ont fait plus encore, ils ont demandé des airs nouveaux au musicien de la ruelle du *Punch-Grassot*, M. Mangeant. Ainsi pourvu, ainsi garanti, ainsi comblé de vœux et de provisions, comme un fils de famille dans une cour de diligence, le *Calife de la rue Saint-Bon* ne pouvait pas ne pas réussir.

Le nouveau pensionnaire du Palais-Royal est un gros garçon qui rappelle Acharid par la rondeur physique et morale. Ses petits yeux disparaissent presque sous des bourrelets de chair, tandis que sa bouche a le rire démesuré d'un masque antique. Il est aussi ravagé de la petite vérole qu'Arnal. En outre, il gaspille à faire pâmer d'aise les tribus bordelaises qu'

ont suspendu leurs harpes aux saules de la Bourse. M. Pradeau est heureusement doué, comme on voit, dans le sens comique; l'originalité, l'imprévu, lui arriveront plus tard, avec les créations. En attendant, et par un très-agréable contraste, il met au service des vaudevillistes une jolie voix, légère et aisément menée.

M. Amant, M^{me} Aline Duval et M^{me} Thierrret jouent dans le *Calife de la rue Saint-Bon*. M. Amant, c'est le caissier travesti en Omar, et dont les yeux brillent et dont les mains tremblent, à la seule idée qu'il est constitué gardien d'un sérail. M^{me} Aline Duval est la Zéltubé apocryphe; vous voyez d'ici comme elle mène l'action, les personnages, la musique. Quant à la femme du parfumeur, à M^{me} Moutonnet, c'est M^{me} Thierrret qui s'est chargée du personnage; et depuis Flore, de jovial et hardi souvenir, jamais rôle de tyran enjuponné ne fut plus vertement traduit. Elle enlève le mot comme un homme, mieux qu'un homme, sans que la morale en sourcille trop. — je dis trop.

Est-ce que les auteurs feraient peser leur stérilité sur les Variétés? Ce théâtre en est déjà au régime des reprises. Passe pour les *Deux Anges gardiens*, une bonne pièce, émouvante, honnête, simple; mais *Monsieur et Madame Galochard*! Pourquoi? Ce petit tableau d'un coin du grand siècle, où l'on assiste aux intrigues de Benserade, où l'on voit même passer au dénouement M^{lle} de La Vallière, ce vaudeville si mince en si larges habits est devenu tout à fait triste et froid. M. Lassagne lui-même ne parvient pas à le ranimer.

Nous dirons quelques mots d'un comédien que la mort vient d'emporter bien prématurément, de M. Bignon. Tous ceux qui fréquentent les boulevards parisiens se rappellent y avoir vu un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, aux cheveux abondants, noirs et ébouriffés, toujours vêtu d'un habit aux boutons de métal, la démarche rapide, le regard net, mais bienveillant. C'était M. Bignon. Il avait une véritable organisation dramatique, de la certitude, de la puissance même, mais moins d'élan et d'éclairs qu'on l'aurait supposé. Cette stature particulière attirait plusieurs fois l'attention des auteurs et des directeurs; M. Ponsard ne voulut confier qu'à lui le rôle de Danton dans sa tragédie de *Charlotte Corday*; M. Alexandre Dumas en fit le Coconas de la *Reine Margot* et le Dixmer de son *Chevalier de Maison-Rouge*; ce furent ses créations les plus remarquables et les plus complètes.

Lui-même était auteur dramatique, et nous avons rendu compte ici d'une pièce sur *Salomon de Caux*, représentée à la Gaîté; il était musicien aussi, dit-on. Que lui a-t-il donc manqué pour occuper le premier rang? Ce qui manque à beaucoup de gens, artistes ou écrivains: le hasard, l'occasion, le temps, la vie!

CHARLES MONSELET.

CAUSERIE DE LA MODE.

On a beaucoup parlé, dans le faubourg Saint-Germain, du mariage de la fille unique de la marquise de V... avec le jeune comte Anatole de B... La fiancée était belle, riche, charmante d'esprit et de cœur; le futur unissait à un grand nom une haute position dans le monde; ils se plaisaient et s'aimaient, comme cela devrait être entre tous ceux destinés à l'union indestructible du mariage. Mais un matin, juste huit jours avant le grand jour, ce parfait accord faillit être rompu par un soupçon jaloux de l'impétueux prétendu.

Un matin donc, le comte Anatole de B... arriva un peu plus tôt qu'à l'ordinaire à l'hôtel de sa belle fiancée. On le fit entrer dans le salon, qui donne sur un vaste jardin. — Mademoiselle va venir, lui dit une femme de chambre, qui était allée avertir sa jeune maîtresse. Elle a été tellement occupée à écrire ce matin que sa toilette est un peu en retard. — J'attendrai, répondit le fiancé avec un air de résignation, mais dans le fond très-peu résigné de perdre quelques minutes sans voir venir l'être adoré. Tandis qu'il tambourinait avec impatience contre les vitres d'une des portes-fenêtres, il vit passer un domestique tenant à la main un grand nombre de lettres. Il reconnut sur les enveloppes l'écriture et le cachet de celle qui, avec la permission de sa mère, lui avait écrit quelquefois depuis leur mariage était arrêté. — Pour qui donc toutes ces lettres? pensa-t-il. Mais il entendit le frôlement d'une robe de soie, devina à un parfum suave qui traversa l'air que c'était elle, et, se retournant, il prit la main qu'elle lui tendait. — Qu'avez-vous donc fait tout ce matin? lui demanda-t-il avec une sorte d'inquiétude. — Je me suis occupée de vous, de vous exclusivement, lui répondit-elle. J'ai essayé plusieurs toilettes, j'en ai commandé d'autres, je suis restée devant mon miroir, commentant avec moi-même ce qui pourrait me rendre plus jolie à vos yeux. — Et c'est tout? répliqua le fiancé froidement; durant toute la matinée, vous n'avez pensé qu'à moi? vous ne vous êtes pas entretenue avec quelque amie, avec quelque personne étrangère? — Non. A peine ai-je vu quelques minutes ma mère, qui est venue m'embrasser à mon réveil, et Adèle, qui vient de m'habiller. — Ah! reprit le comte de B..., très-pâle et saisissant la main droite de sa fiancée, vous n'avez

pas écrit? ajouta-t-il en pressant convulsivement le doigt taché d'encre de la jeune fille, le doigt accusateur de Rosine! — Quoi! fit-elle, subitement éclairée, et, remarquant le visage bouleversé de son fiancé, elle quitta d'un bond le salon. Elle y rentra aussitôt tenant à la main une foule de lettres. — Heureusement qu'elles n'étaient point parties, dit-elle; tenez, méchant jaloux! lisez-les toutes et voyez si j'ai menti, et elle lui tendit les lettres une à une.

La première était adressée à M. le gérant des magasins du Louvre, et renfermait ce qui suit: « Monsieur, ma mère veut ajouter un quatrième cachemire aux trois que M. le comte de B... a déjà choisis chez vous; veuillez m'envoyer celui fond rose de Chine, avec un triple rang de palmettes serrées et qui est un de vos plus rares, m'avez-vous dit. Veuillez y ajouter deux petites écharpes en cachemire de l'Inde, pour tour de cou. Je suis très-contente de ma *pelisse-impératrice*, ornée de guipure, et de mon manteau garni de martre zibeline, avec le manchon assorti. Mais j'ai réfléchi qu'avec la belle robe en *étoffe matelassée* que vous m'avez vendue pour mes visites de noce, il me fallait une parure complète en hermine: châtelaine, manteau de velours doublé d'hermine et manchon. Autre décision: je renonce au voile de tulle illusion, ce serait pauvre avec deux tuniques en point d'Alençon sur une robe de moire antique blanche. Envoyez-moi donc la longue écharpe du même point et du même dessin que les tuniques, elle me servira de voile; je veux aussi une barbe assortie, puis trois volants très-riches en dentelle noire de Chantilly, avec les garnitures de corsage, pour mettre sur ma robe en gros des Indes cerise. Envoyez-moi en même temps plusieurs robes nouvelles en belles soieries que je désire offrir à des amies. Recevez, monsieur, etc. »

La seconde lettre était adressée à M^{me} Tilmán, four-nisseuse brevetée de fleurs et de plumes de l'impératrice et de la reine d'Angleterre; le comte de B. lut tout haut: « Vous êtes artiste, madame, aussi je m'en fie en tous points à votre goût pour la couronne et le bouquet de mariée dont nous sommes convenus ensemble; la forme de la guirlande et le mélange de fleurs que vous m'avez proposé s'harmonieront à merveille; outre cette blanche couronne de myrtes et de boutons d'oranger, comme les fêtes vont se succéder après mon mariage, je voudrais six couronnes imitant les fleurs naturelles (avec les bouquets de corsage assortis). Une première, en roses de la reine et réséda; une seconde, en fleurs de grenadier à peine écloses; une troisième, en cactus; une quatrième, en volubilis de toutes nuances; une cinquième, en primevères blanches et lilas; une sixième, en coquelicots et épis; en fin, six parures toutes semblables à celles que vous venez de faire pour la princesse Elise de Furstemberg. Je voudrais encore deux de vos couronnes pommeuses composées de si jolis fruits; joignez-y cette délicieuse coiffure Taglioni que vous venez d'exécuter pour la muse de la danse. Deux de vos nœuds sylphes en rubans et marabouts, et deux de ces belles résilles-Eugénie, en treillis d'or et de fleurs qui ont fait sensation aux fêtes de Compiègne. J'attends le tout le plus tôt possible et vous assure, madame, etc. »

La troisième lettre était adressée à la première dame de la maison Fauvet: « Bien assurée de votre habileté, madame, je n'essayerai point mes robes, ce serait du temps perdu; la dernière que vous m'avez faite allait si bien que vous pouvez exécuter hardiment, sur les mêmes mesures, toutes celles destinées à mon mariage. Je vous recommande celle pour l'église, qu'elle soit un peu traînante. Au lieu de faire rabattre un col autour du corsage montant, je désire une ruhe en *tulle illusion* autour du cou; c'est plus seyant. Mettez dans les manches longues de grands *bouillons* qui voilent le bras. Je me range à votre avis pour la robe du jour du contrat; je choisis celle en moire antique vert Azoff, avec des dispositions Pompadour sur velours. Ordonnez les décorations du corsage. Je me décide pour une robe en velours épinglé comme celle que vous avez faite dernièrement pour la princesse Vogoridès. Mais au lieu d'être en bleu, je le voudrais en rose, avec des ornements de franges en perles de Venise. Vous savez qu'il me faut quatre robes de bal légères, une en tulle cerise, l'autre bleu de ciel, l'autre mauve, l'autre blanche. — Vous varierez, suivant votre goût bien connu, les ornements de blondes, de rubans et de fleurs. Quant aux robes de ville, tout a été convenu entre nous; je ne vous en parle plus. Donnez tous vos soins à ma robe de chambre. Je veux les manches à la *Dogaressa*. Croyez, madame, etc. »

La quatrième lettre était adressée à M^{me} Alexandrine et contenait ces lignes: « Vous êtes vraiment une fée ingénieuse, madame, et vous avez mélangé avec un rare bonheur cette belle blonde à dessins arabes, la longue plume blanche et le velours neigeux qui composent un de mes chapeaux de noce. Le nœud, formant diadème sur le front, fait à merveille. Il me faut maintenant trois autres chapeaux: un léger blanc et rose pour le spectacle; un autre en velours plein, de couleur sombre, pour sortie du matin, avec cet *esprit noir* qui ornaît celui destiné à la princesse Galitzine, que vous m'avez montré l'autre jour; puis un en velours impérial bleu de Chine et blanc, où vous poserez cette aigrette diaphane qui est une de vos créations. Faites-moi aussi à votre goût quatre coiffures pour soirées d'Opéra et d'*Italiens*, deux en beaux rubans et deux autres en mélange de velours et de torsades d'or. Je vous offre, etc. »

La cinquième était adressée à M. Petit, au bazar



Modes.

ture; on y lisait : « Le temps me manque, monsieur, pour aller moi-même faire un choix parmi les burnous que vous venez de recevoir de Tunis, et parmi les vestes de sultanes qui vous sont arrivées de Constantinople. Choisissez-moi vous-même un burnous blanc avec rayures d'or et longs glands blancs et or au capuchon. Je veux le second pourpre, également rayé d'or. Quant aux vestes, je désire les deux plus riches : celle en velours noir, avec une grecque en or, rehaussée de perles de corail, dont vous m'aviez parlé, et celle en velours vert émeraude, brodée d'argent et de perles blanches. Parmi vos bijoux de fantaisie, je désire une parure en sequins et corail et une autre composée de ces jolis émaux byzantins, que vous m'avez montrés à Biarritz. Ajoutez-y quelques bracelets d'ambre, que je veux donner, et renfermez le tout dans cette belle cassette en filigrane semblable à celle que vous avez vendue à M^{me} la baronne de Rothschild. Recevez, monsieur, etc. »

La sixième lettre était pour M^{me} Payen, la célèbre lingère. La jeune fiancée lui disait : « Je n'ai que des éloges à vous adresser pour mon trousseau. Il fait l'admiration de mes amies : chemises, jupons, camisoles, bonnets de nuit ; tout est d'une distinction exquise ; mais vous savez que j'attends encore les élégants peignoirs ou déshabillés, ainsi que les bonnets du matin ; au lieu de deux déshabillés en mousseline, brodée et valenciennes, j'en voudrais quatre ; écrivez à votre fabrique de Nancy pour en avoir deux autres. »

La septième lettre était pour MM. Ransons et Yves, à la Ville de Lyon. Le futur continue à lire ce qui suit : « J'attends, messieurs, les douze douzaines de paires de gants de chevreau que j'ai choisis chez vous ; veuillez y joindre mes ceintures en ruban et celles en velours unis et velours écossais. Outre les deux boucles que je vous ai désignées pour clore ces ceintures, j'en voudrais encore deux : une en écaille et or et l'autre en nacre et argent. Mais ce que j'attends avec impatience, ce sont les ornements en passementerie pour ma robe de chambre. Envoyez-moi à choisir de jolies bourses algériennes en fil d'or et de soie. »

La huitième lettre était pour M. Chapron, à la Sublime Porte. « Vous avez, monsieur, surpassé mes espérances, ces magnifiques mouchoirs où les armes mêlées de ma famille et celles du comte de B... sont brodées

en relief, ont paru à tout le monde des chefs-d'œuvre. Maintenant songeons aux mouchoirs plus simples. J'en désire plusieurs douzaines à coins arrondis brodés et quelques douzaines carrés, je les attends et vous offre, etc. »

La neuvième lettre était pour M^{me} Bonvallet, inventrice des corsets plastiques : « Faites-moi, madame, sur le même modèle que les deux corsets de moire blanche et de moire rose que vous venez de m'envoyer, deux autres corsets ordinaires en coutil blanc avec des chemisettes en batiste brodée. Je respire à l'aise dans vos corsets et je ne saurais trop vous louer d'avoir rendu à la femme la souplesse de ses mouvements. »

Dixième lettre, à M. Faguer Laboullée, parfumeur breveté. « J'ai reçu, monsieur, le bel éventail que vous m'avez fait exécuter avec tant d'intelligence. Envoyez-m'en plusieurs autres moins riches, ainsi que quelques jolis flacons de poche, trois sultanes pour gants et mouchoirs et trois caves à odeur ; veuillez m'adresser aussi un assortiment de vos meilleures parfumeries. »

Onzième lettre à MM. Requillard, Roussel et Choquel, fournisseurs de l'empereur et de l'impératrice ; on y lisait : « Toutes les tentures, tapis et étoffes d'ameublements fournis par vous au comte de B... pour la décoration de son hôtel, m'ont charmé, c'est d'un luxe vraiment artistique. Je me souviens des merveilleuses tentures avec des sujets de chasse en tapisseries de Tourcoing, que vous avez faites dernièrement pour un riche seigneur russe, j'en voudrais de semblables pour décorer un cabinet du château de B... Hâtez-vous, car c'est une surprise que je veux faire à mon mari quand nous irons fin janvier passer quelques jours dans ses terres. »

Douzième lettre, à M. Croizat, coiffeur de la reine Christine : « Je compte bien sur vous, monsieur, pour le jour de mon mariage à l'heure dite. Décidément j'adopte pour ce jour-là votre bon repentir Marie-Antoinette flottant aux bas des bandeaux ; ce sera très seyant sous le voile. Apportez-moi pour les jours suivants des touffes Fontanges et des sous-bandeaux en fils de cachemire, qui donnent une si souple ondulation aux cheveux. »

— J'ai fini, s'écria le fiancé confus, arrivé au dernier mot de cette douzième lettre, et maintenant, cher ange, pourrai-je obtenir mon pardon ? — Certainement, ré-

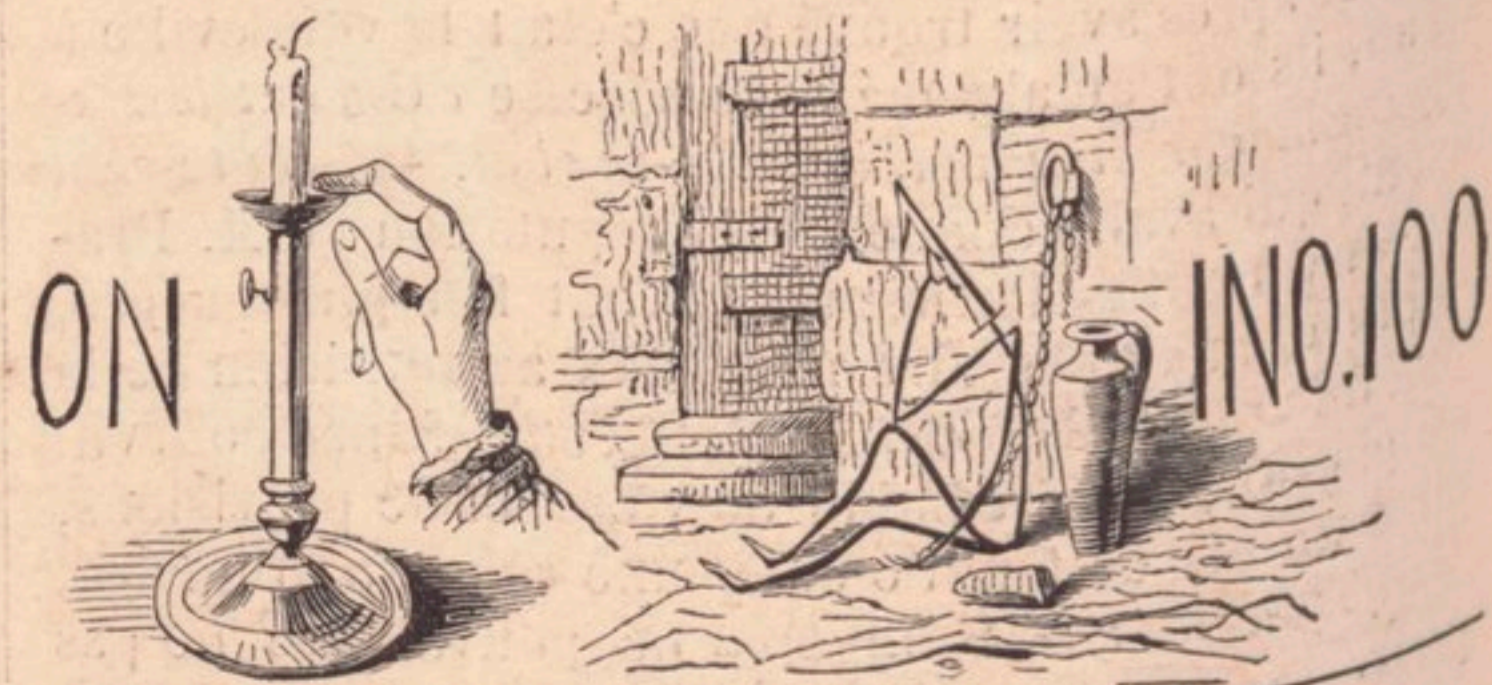
pondit-elle, si vous pouvez aussi me prouver l'emploi de votre matinée. — Envoyez chez Humann, reprint-il, et vous saurez que j'ai passé là deux heures ce matin à combiner avec le tailleur artiste des coupes de pantalons, d'habits et de gilets ! — Allons, dit-elle en souriant, recachez toutes les lettres, faites-les partir, et pardonnons-nous. YOLANDE.

AVIS AUX ABONNÉS.

Le renouvellement du mois de janvier étant incomparablement le plus chargé, nous invitons les personnes qui ne voudraient pas être exposées à une interruption dans le service de notre journal, à ne pas attendre le dernier délai pour adresser à l'Administration le prix de leur abonnement.

Nous rappelons à nos abonnés que les communications ou les réclamations qui ne nous seraient pas adressées franches de port, doivent être considérées comme non avenues, toute lettre non affranchie étant strictement refusée dans nos bureaux.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

J'ai mis dans un rébus que voilà, monsieur, tout mon talent.

G — mis dans un Ré — BUS — que voile à — MON — scie, — heure, — TOU — monte à Laon.